

Le slut-shaming, cet inconnu qui vous veut du bien ?

En quoi, le stigmate de putain, peut être utilisé comme un mécanisme de contrôle socio-sexuel chez les femmes de 20 à 30 ans en Belgique ?

Mémoire réalisé par

Sophie Mol

Promoteur(s)

Jacques Marquet

Année académique 2016-2017

Master en sciences de la famille et de la sexualité, à finalité spécialisée

Je souhaite tout d'abord remercier les personnes qui ont participé de près ou de loin à la
réalisation de ce mémoire :

Mon promoteur, monsieur Jacques Marquet pour sa disponibilité, son accompagnement
et ses critiques, toujours constructives, qui m'ont permis d'élaborer ma réflexion.

L'Université Catholique de Louvain-la-Neuve et ses professeurs d'avoir aiguisé ma
curiosité.

Les professeurs de l'Université de Québec à Montréal d'avoir élargir mes horizons.

Mes parents, pour leur soutien indéfectible

Et enfin, mes « reines capétiennes », Rozala, Aliénor, Marie, Agnès, Clémence, Adèle,
Marguerite, Isabelle, Adélaïde, Constance, Berthe et Blanche pour le temps et la
confiance qu'elles nous ont accordés.

INTRODUCTION	7
CHAPITRE 1 : THEORIE	9
I. LA BELGIQUE EN 2017 : QUEL CONTEXTE SOCIETAL ?	9
1. LA SOCIETE PATRIARCALE	9
1.1 Le genre et les rôles de genre	11
2. LE CADRE HETERONORMATIF	14
2.1 La sexualité dans la société.....	16
II. MECANISME DE CONTROLE SOCIO-SEXUEL	17
1. QU'EST-CE QUE LE CONTROLE SOCIO-SEXUEL ?	17
2. QUELS MECANISMES DE CONTROLE SOCIO-SEXUEL ?	18
2.1 Le double standard sexuel	18
2.2 La dichotomie Madone/Putain.....	19
2.3 Les insultes	21
2.4 Violence symbolique.....	22
2.5 La violence sexuelle disciplinaire	24
III. LE SLUT-SHAMING, STIGMATE DE PUTAIN	25
1. LE CONCEPT DE « STIGMATE »	25
2. LE PERSONNAGE DE LA « PUTAIN ».....	26
3. LE STIGMATE DE PUTAIN	27
4. POSSIBILITE(S) DE REAPPROPRIATION DU STIGMATE VIA L'AGENTIVITE DES FEMMES ?	28
CHAPITRE 2 : METHODOLOGIE	30
I. PERSPECTIVE QUALITATIVE	30
1. ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS	31
Bernard Lahire conseille de prêter attention à « <i>l'énonciation de situations, régulières ou exceptionnelles, mais toujours particulières.</i> » Il s'agit de faire parler les personnes interrogées de situations pratiques plutôt que de leur demander de « livrer leurs représentations ».	32
1.1 Qui interroger ?	32
1.2 Grille d'entretien	32
II. REFLEXIVITE	32
CHAPITRE 3 : HYPOTHESES.....	34
I. LES FEMMES PARTICIPENT ENTRE ELLES AU SLUT-SHAMING.....	35

II. L'AUTONOMIE RELATIONNELLE EST UN ELEMENT SUSCEPTIBLE D'ENTRAINER LE SLUT-SHAMING	36
1. L'ACTIVITE SEXUELLE HORS COUPLE LEGITIME EST UN ELEMENT SUSCEPTIBLE D'ENTRAINER LE SLUT-SHAMING.....	37
2. LE DOUBLE STANDARD SEXUEL EST ENCORE PRESENT AUJOURD'HUI ET PARTICIPE AU SLUT-SHAMING	38
III. LES VETEMENTS SONT DES ELEMENTS SUSCEPTIBLES D'ENTRAINER LE SLUT-SHAMING	39
1. LES TENUES SONT ACCEPTABLES EN FONCTION DU CONTEXTE ET DE L'AGE DES FEMMES	41
IV. LA CAPACITE DES FEMMES A REAGIR DANS UNE INTERACTION HOMME/FEMME EST UN ELEMENT SUSCEPTIBLE D'ENTRAINER LE SLUT-SHAMING.....	41
V. TOUTES LES FEMMES N'ONT PAS RESSENTI LE SLUT-SHAMING	42
CHAPITRE 4 : ANALYSE	44
I. PRESENTATION DES PARTICIPANTES	44
II. ANALYSE TRANSVERSALE : VERIFICATION DES HYPOTHESES DE DEPART	48
1. PREAMBULE.....	48
1.1 L'utilisation de l'insulte de pute	48
1.2 Qui sont les acteurs du slut-shaming ?	51
1.3 Réaction contre le slut-shaming ?	56
1.4 Eva Illouz, un éclairage particulier	56
2. L'AUTONOMIE RELATIONNELLE EST UN ELEMENT SUSCEPTIBLE D'ENTRAINER LE SLUT-SHAMING	57
2.1 L'activité sexuelle hors couple légitime est un élément susceptible d'entraîner le slut-shaming.....	60
2.2 Le double standard sexuel est encore présent aujourd'hui et participe au slut-shaming.	62
2.3 Réaction contre le slut-shaming ?	64
2.4 Retour sur l'hypothèse et des sous-hypothèses	64
3. LES VETEMENTS SONT DES ELEMENTS SUSCEPTIBLES D'ENTRAINER LE SLUT-SHAMING.....	65
3.1 Les tenues sont acceptables en fonction du contexte	69
3.2 Réaction contre le slut-shaming ?	70
3.3 Retour sur l'hypothèse et la sous-hypothèse.....	71
4. LA CAPACITE DES FEMMES A REAGIR DANS UNE INTERACTION HOMME/FEMME EST UN ELEMENT SUSCEPTIBLE D'ENTRAINER LE SLUT-SHAMING.....	71
4.1 Réaction contre le slut-shaming ?	77
4.2 Retour sur l'hypothèse	78

5. TOUTES LES FEMMES N'ONT PAS RESENTI LE SLUT-SHAMING.	80
5.1 Réaction contre le slut-shaming	81
5.2 Retour sur l'hypothèse et des sous-hypothèses	81
CONCLUSION	83
BIBLIOGRAPHIE.....	87
I. OUVRAGES	87
II. ARTICLES SCIENTIFIQUES	88
III. COURS ET MEMOIRE	89
IV. WEBOGRAPHIE	89

Introduction

Cette année, nous avons effectué un quadrimestre à l'Université de Québec à Montréal. Cette opportunité nous a permis de suivre quatre cours dans le bachelier en sexologie de cette université québécoise. Étant en dernière année de master en sciences de la famille et de la sexualité et ayant en poche un master en sociologie, la matière vue durant ce quadrimestre ne nous était pas inconnue. Cependant, la majorité des cours ont été abordés par le biais des théories féministes, ce qui nous a permis d'appréhender cette matière d'une tout autre façon. Au-delà des contenus, l'ambiance et les mentalités québécoises, imprégnées d'une pédagogie horizontale donnent une place particulière à la discussion qui permet aux étudiant(e)s de participer activement et de manière (dans l'absolu) réflexive. C'est dans ce contexte bien particulier que le sujet du slut-shaming nous a semblé intéressant comme sujet de mémoire. Associant les notions féministes vues à l'UQAM à notre bagage en sociologie, nous avons décidé d'aborder ce sujet en considérant d'emblée le slut-shaming comme un mécanisme de contrôle socio-sexuel des filles et femmes. Nous avons souhaité garder le terme « slut-shaming » en proposant comme traduction française « l'étiquette de putain » ou encore « le stigmate de la pute », bien que littéralement, il parle de « la honte de la pute ». En effet, cette notion, connue depuis quelques années dans le monde anglo-saxon et particulièrement par les féministes, a été popularisée lors de la « SlutWalk » à Toronto en 2011¹.

La grande difficulté lors de l'élaboration de ce travail a été de trouver des articles ou des ouvrages scientifiques traitant du slut-shaming adaptés à une double prérogative : la pertinence géographique et temporelle. Les contenus théoriques que nous avons dénichés sont presque tous en anglais et traitent du phénomène dans leur région. Ce n'est pas tant la langue anglaise qui nous posait problème, mais bien de concevoir un socle théorique cohérent avec la situation en Europe francophone et plus particulièrement en Belgique. Nous avons donc utilisé des références plus larges traitant du sexisme, de la place de la femme dans la société, de la prostitution, des mécanismes de stigmate ou encore du double standard sexuel. La question de la pertinence temporelle est apparue : en effet, les ouvrages de référence datent pour la plupart des années 2000/2010. Il aurait été bien plus adapté de trouver un matériel plus récent pour

¹ Manifestation ayant pour but de dénoncer le slutshaming.

aborder une thématique sociale. Cette difficulté trahit le peu d'intérêt porté par le monde scientifique européen et francophone sur les sujets dits « féministes » (alors que ce n'est pas le cas de l'autre côté de l'océan Atlantique et que plusieurs « blogs » ou sites internet français proposent des articles à ce sujet).

Notre question centrale est la suivante : « en quoi, le stigmate de « putain » peut être utilisé comme un mécanisme de contrôle socio-sexuel chez les femmes de 20 à 30 ans aujourd'hui en Belgique ? » Nous partons du postulat que le slut-shaming est un mécanisme de contrôle socio-sexuel chez les filles et les femmes, mais nous voulons voir comment il se déploie dans l'espace social et moral belge et faire ainsi un état des lieux du slut-shaming dans notre pays. Nous voulons étudier comme population les jeunes femmes, à la fois par soucis pratiques et par intérêt social : en effet, il nous semble que les jeunes femmes d'aujourd'hui sont baignées dans des idéaux de libertés et de droits des femmes. Il nous semble donc pertinent de voir comment le slut-shaming se concilie à cette – probable - évolution de mentalité. Dans une perspective intersectionnaliste, nous abordons les femmes de manière générale, sachant que chacune se situe dans une position particulière et unique qui peut la rendre plus vulnérable que d'autres en fonction de sa couleur de peau, son statut social, son statut marital, son âge, son appartenance religieuse, son niveau scolaire...

Ce travail est constitué de 4 grands chapitres. Le 1^{er} porte sur la théorie. Nous développons notre sujet sur base d'une revue de la littérature autour de 3 parties : le contexte sociétal en Belgique, le mécanisme de contrôle socio-sexuel et enfin le slut-shaming comme stigmate de putain. Le 2^e concerne la méthodologie dans lequel nous expliquons notre choix pour une perspective qualitative et contient aussi une partie réflexive. Nous y présentons également nos 12 participantes. Le 3^e chapitre reprend nos 5 hypothèses : les femmes participent entre elles au slut-shaming ; l'autonomie relationnelle est un élément susceptible d'entraîner le slut-shaming ; les vêtements sont des éléments susceptibles d'entraîner le slut-shaming ; la capacité des femmes à réagir dans une interaction homme/femme est un élément susceptible d'entraîner le slut-shaming ; toutes les femmes n'ont pas ressenti le slut-shaming. Celles-ci reposent sur notre partie théorique et ont permis d'établir notre questionnaire. Et enfin, le 4^e chapitre reprend l'analyse de nos 12 entretiens à la lumière de notre état de l'art.

Chapitre 1 : Théorie

I. La Belgique en 2017 : quel contexte sociétal ?

Quelles sont les normes dominantes concernant la sexualité, le couple ou encore les rôles de genre aujourd'hui en Belgique ? Nous avons voulu nous concentrer sur deux éléments, ébauches de réponse, qui semblent pertinents pour notre thématique. La première est la société patriarcale qui nous permet de parler du genre et des rôles de genre et la seconde est le cadre hétéronormatif, prisme par lequel les relations sont vues et construites et qui définit considérablement les pratiques et discours dans l'espace social.

1. La société patriarcale

Beaucoup d'auteurs de tous courants se sont penchés sur le patriarcat. Comme le souligne Christine Delphy², c'est au sein du capitalisme qu'apparaît la forme spécifique du patriarcat qu'elle définit comme l'exploitation du travail domestique des femmes par les hommes de façon gratuite. Jean-Michel Chaumont³, sociologue belge qui a travaillé sur l'injure, explique que pendant de nombreux siècles, les femmes ont été réduites à une monnaie d'échange entre hommes afin de protéger des alliances ou du patrimoine. C'était donc l'honneur et la sexualité des femmes qui garantissaient ces échanges, ce qui les a rendues extrêmement précieuses, au point de les protéger entre autres via des instruments de contrôle de l'ordre patriarcal. Bien qu'aujourd'hui, en Belgique les femmes ne soient plus considérées comme un capital dont disposerait leur famille, il existe toujours une inquiétude parentale quant à l'honneur de leur fille, comme le précise l'Américaine Gail Pheterson, docteur en sciences sociales travaillant sur la prostitution: « *L'anxiété avec laquelle les parents protègent leurs filles des tentations sexuelles ou du viol révèle combien ils sont conscients du stigmate de putain. Ce stigmate est si*

² Delphy, C. (2001). *L'ennemi principal-: Penser le genre* (Vol. 2). Syllepse.

³ Chaumont, J-M (2004). « Sale pute ! » : injure sentimentale et sexualité récréative. Dans Marquet, J. (2004). *Normes et conduites sexuelles: approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*. Academia-Bruylant

dévastateur pour l'avenir d'une fille que les parents sont socialisés à protéger sa réputation, même au détriment de sa sécurité, de son développement ou de sa liberté personnelle. »⁴

Le sociologue français Eric Macé⁵ note que depuis la seconde moitié du XX^e siècle, nos sociétés européennes mettent en place des dispositifs de parité et de luttes contre les discriminations sexistes. Ce mouvement est couplé à une volonté d'égalisation des conditions entre hommes et femmes, aussi bien dans les domaines de la vie privée que publique. Cependant, comme il le souligne « *nous ne cessons de fabriquer collectivement des inégalités et des discriminations entre les hommes et les femmes dans tous les domaines : carrières, salaires, charges parentales et domestiques, exposition à la précarité, au chômage, à la pauvreté, sans compter ces formes insidieuses d'inégalisation que sont les disqualifications symboliques et le harcèlement moral et sexuel.* » (Macé, 2015)

Pour Eric Macé, le patriarcat n'est pas un système, mais bien une « *action de mise en asymétrie nécessaire et légitime du masculin et du féminin.* »⁶ Néanmoins, pour l'auteur, si l'on regarde le contexte européen – et plus précisément belge en ce qui nous concerne – les discriminations ne sont plus nécessaires ou légitimes. C'est pourquoi il propose de ne pas parler de « patriarcat », mais bien d'« après-patriarcat », où l'après est la « *conséquence directe des transformations mêmes du patriarcat* ». Il s'agit alors de considérer le patriarcat comme une configuration sociohistorique contingente et de voir comment « *chaque type de société associe culturellement la question de la différence de sexe avec celle de sexualité et des identités masculines et féminines, et comment il articule cette association avec l'organisation sociale du travail, de la famille, du politique, etc.* »⁷ Il existe aujourd'hui un arrangement post-patriarcal qui crée des tensions subjectives et collectives particulières, dont l'enjeu politique (il parle ici du féminisme) est la détraditionnalisation des rapports et les identités de genre découlant du patriarcat (Macé, 2015).

Le patriarcat est un système complexe qui a eu, a et aura encore des conséquences dans tous les domaines de la vie publique et privée. Nous souhaitons établir une petite parenthèse, au sujet des productions théoriques et scientifiques, longtemps masculines. En effet, de tout temps, les sociologues, juristes, religieux, autorités politiques ont

⁴ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan.

⁵ Macé, E. (2015). *L'après-patriarcat*. Le Seuil.

⁶ Macé, E. (2015). *L'après-patriarcat*. Le Seuil.

⁷ Macé, E. (2015). *L'après-patriarcat*. Le Seuil.

discuté de la légalisation, de l'interdiction, de l'abolition, de la tolérance du commerce du sexe. La prostituée a très souvent représenté le désordre social, l'immoralité et la maladie. Pour Gail Pheterson, la catégorie « prostituée » constituée par les chercheurs en sciences sociales est d'ailleurs « *fondée plus sur des représentations symboliques et légales de la femme « mauvaise »/putain que sur de véritables caractéristiques propres à un groupe de personnes.* »⁸ Elle va au-delà : pour elle, les concepts de prostitution et de prostituée « *sont des instruments sexistes de contrôle social, inscrit de façon rigide et envahissante dans les pratiques légales discriminatoires, les biais de la recherche scientifique, les défenses psychiques, les préjugés et, au niveau le plus fondamental, dans les rapports entre les sexes.* »⁹ Il nous semble important de préciser ce point, en prenant en considération qu'il faudra, tout au long de ce travail, être vigilante aux constructions théoriques et sociales développées dans des contextes de domination masculine, tout en veillant à ne pas tomber dans une méfiance paranoïaque.

1.1 [Le genre et les rôles de genre](#)

Ainsi que l'écrit Gayle Rubin, anthropologue américaine : « *Le genre est une division des sexes socialement imposée. Il est le produit des rapports sociaux de sexualité. Les systèmes de parenté reposent sur le mariage. Ils transforment donc des mâles et des femelles en "hommes" et en "femmes", chaque catégorie étant une moitié incomplète qui ne peut trouver la plénitude que dans l'union avec l'autre. [...] Loin d'être l'expression de différences naturelles, l'identité de genre exclusive est la suppression de similitudes naturelles. Et ceci exige la répression : chez les hommes, de ce qui est la version locale (quelle qu'elle soit) des traits "féminins" ; chez les femmes, de ce qui est la définition locale des traits "masculins".* »¹⁰ Les rapports de genre s'expliquent par la façon de créer des rôles sociaux féminins et masculins sur base de la différence de sexe et de les renforcer en leur donnant une valeur culturelle (Delphy, 2001). Tout cela fait du genre un rapport social. L'historienne américaine Joan Scott ajoute que bien qu'on trouve dans la société toutes sortes de rapports sociaux de pouvoir, « *le genre est le champ premier à l'intérieur ou au moyen duquel le pouvoir se déploie, il est la façon première de signifier les rapports de pouvoir.* »¹¹ Les rapports de genre sont donc des rapports hiérarchisés. Via cette hiérarchisation, un ordre hétérosexuel est établi qui fait

⁸ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

⁹ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

¹⁰ Rubin, G. (2010). Le marché aux femmes, "économie politique" du sexe et systèmes de sexe/genre. *Surveiller et jour, anthropologie politique du sexe, Paris, epel*, 23-82.

¹¹ Scott, J. W. (2012). *De l'utilité du genre*. Fayard.

du masculin le référent absolu des filles : la complémentarité des sexes est à nouveau sous-entendue. Erving Goffman, sociologue canadien, parle d'une ritualisation sociale¹², mécanisme social via lequel la société codifie les situations pour les rendre plus lisibles et fluides. Les différences entre les hommes et les femmes s'expriment dans les relations sociales qui seront ritualisées sous forme de « genre displays », styles féminins ou masculins¹³.

Le genre est donc le rôle social attendu en fonction du sexe biologique des individus. Des rôles de genre correspondant aux comportements, attitudes et pratiques acceptables pour les hommes et les femmes, permettant de construire des catégories de sexes définies. Pourtant, comme nous venons de le voir, les inégalités de genre ont diminué depuis quelques dizaines d'années, bien qu'il reste un « *hiatus entre nos valeurs légitimes d'égalité et nos pratiques sociales et culturelles de fabrication des inégalités de genre.* »¹⁴ Pour Gail Pheterson, 4 institutions (l'hétérosexualité obligatoire, le mariage, la reproduction et la prostitution) régulent les relations entre les hommes et les femmes et elle qualifie ces institutions de profondément asymétriques : « *la classe homme a davantage d'autorité, d'autonomie, de droits, d'accès aux ressources d'argent et de statut que la classe femme ; les femmes doivent fournir des services aux hommes ; la violence (ou menace de violence) de la part des hommes sert à intimider, contrôler et approprier les femmes.* »¹⁵

Chaque catégorie de genre a des valeurs qui lui sont propres : « *Il existait – et continue d'exister – des critères de vertu différents pour les femmes et les hommes, asymétrie que laisse entendre la juxtaposition de noblesse des hommes et honneur des femmes. À l'examen des interprétations légales, sociales, psychologiques et idéologiques du mot « prostitué », se révèlent les prérogatives de classe (et l'immunité morale) qui s'attachent à la noblesse des hommes et les entraves morales (et la subordination de classe) qui s'attachent à l'honneur des femmes. Cette asymétrie n'implique rien moins que la délégation de l'agentivité humaine aux hommes et des impératifs de genre aux femmes. (...)* »¹⁶ L'idée d'honneur à défendre sous-entend la passivité inhérente à la femme: « *Des idéaux tels que l'honneur, la vertu, l'innocence ou la chasteté sont des mystifications qui dissimulent le contrôle social sur les femmes. Les restrictions discriminatoires apportées à leur comportement sont alors présentées*

¹² Erving, G. (2002). L'arrangement des sexes. Paris, La Dispute «Le genre du monde.

¹³ Stroobants, M. « Sociologie des rapports sociaux », cours dispensé en 2013-2014, Université Libre de Bruxelles

¹⁴ Macé, E. (2015). *L'après-patriarcat*. Le Seuil.

¹⁵ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

¹⁶ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

comme de nécessaires « protections » de femmes innocentes contre la corruption ou la contagion ». ¹⁷ Duncan Kennedy, juriste américain, ajoute dans « Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination » qu'une femme qui joue un rôle actif (que ce soit par le choix d'un vêtement considéré comme sexy ou encore par son attitude) dans l'initiation d'une relation avec un homme, sera considérée comme une pute, une salope ou une allumeuse, selon la tournure de l'interaction : « Une pute est une femme qui entend obtenir quelque chose d'un homme en échange de services sexuels. Une salope est une femme qui veut coucher avec n'importe qui, comme un homme. Une allumeuse est une femme qui poursuit ses inclinations mercantiles ou vicieuses en excitant les hommes, mais n'a pas l'intention de « tenir la promesse » qui est le sens du signe « vêtement sexy ». Peut-être que le sexe réel ne l'intéresse pas, ou qu'elle éprouve un plaisir sadique à éveiller puis frustrer le désir masculin. » ¹⁸ À nouveau, toutes formes d'agentivité sont reniées aux femmes ou si elles lui sont reconnues c'est sous l'identité d'une « salope ». Ainsi, « les femmes en situation de transgression sont vues comme mauvaises ou déchues, mauvaises si c'était motivé par leur intérêt propre (ce qui est en soi transgressif pour les femmes), déchues si elles ont été la proie d'un dessein masculin malveillant. » ¹⁹

Ces différentes attentes propres à chaque genre sont inégalitaires : elles sont plus poussées chez les filles ainsi que les répercussions si elles enfreignent les règles établies formellement et informellement comme l'honneur, la vertu, l'innocence ou encore la chasteté. (Pheterson, 2001 ; Butler, 2005 ; Goffman, 2002) Des traits « féminins » qui renvoient à l'image de l'enfant : fragile, docile, qu'il faut protéger.

Isabelle Claire, sociologue française a mené des enquêtes dans des banlieues et des villages français afin d'y mesurer l'ordre hétérosexuel. Elle note un aspect intéressant de la régulation entre les filles et les garçons: « La dépendance fonctionne dans les deux sens : la vertu des filles confirme la virilité des garçons ; en miroir, la virilité des garçons offre une garantie de bonne image sexuelle aux filles, qu'elles soient instituées « filles bien » par des grands frères respectés pour leur virilité, ou par des partenaires formant avec elles des couples connus qui rendent possible leur sexualité en même temps qu'ils la délimitent. » ²⁰

¹⁷ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan.

¹⁸ Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhail).

¹⁹ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan.

²⁰ Clair, I. (2012). Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel. *Agora débats/jeunesses*, (1), 67-78.

Mais attention, la construction d'une « identité » féminine n'a pas toujours été l'apanage des théoriciens (qu'ils soient issus du monde juridique, religieux, politique ou encore scientifique) masculins. En effet, comme le souligne Judith Butler dans « Trouble dans le genre », les féministes ont aussi traité toutes les femmes de la même façon, prenant le raccourci allant à « *une universalité catégorielle ou fictive de la structure dominante, censée produire pour toutes les femmes une expérience collective de l'oppression.* »²¹

2. Le cadre hétéronormatif

Le terme « hétéronormatif » (Butler, 2005) sous-entend le primat normatif de l'hétérosexualité qui amène chaque individu à devenir, en suivant les caractéristiques contextuelles (époque et lieu), de la façon la plus claire fille *ou* garçon, femme *ou* homme.²² Pour Judith Butler « *ce terme désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable.* »²³ L'hétérosexualité est considérée comme la forme légitime de faire couple. Cependant, l'hétérosexualité seule ne suffit pas pour rester dans la norme. Un bel exemple dans l'actualité est le battage médiatique au sujet de Brigitte Macron, l'épouse du président français, de 24 ans son aînée. La différence d'âge entre eux provoque de nombreuses réactions virulentes en France et dans le monde entier, comme le montre la Une du « Times », journal britannique, du 25 avril qui titrait « La première cougar ? » reprenant le terme péjoratif désignant une femme plus âgée qui apprécie les hommes plus jeunes. À noter que personne ne s'est retourné sur la différence d'âge (la même) entre Mélanie et Donald Trump, puisqu'il est plus normal – historiquement et culturellement - qu'un époux soit plus âgé que son épouse.

Au-delà de l'institution d'un rapport différencié entre les hommes et les femmes à la sexualité, l'hétéronormativité construit un ensemble de normes définissant les identités sexuées et sexuelles des individus (Clair, 2012) : « *alors que les filles doivent faire la preuve de leur vertu, les garçons n'ont pas toujours à être vertueux, ce n'est pas là que se situe*

²¹ Butler, J. (2005). Trouble dans le genre. *Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.

²² Clair, I. (2012). Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel. *Agora débats/jeunesses*, (1), 67-78.

²³ Butler J. (2005). Trouble dans le genre. *Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.

leur impératif de sexe. Pour une raison connue : en même temps que l'ordre hétérosexuel enjoint à la différenciation entre les sexes, il ordonne leur hiérarchisation. »²⁴

La théoricienne française et auteur de la « Pensée straight » Monique Wittig va plus loin puisqu'elle considère que « *ce qui fonde la société, toute société, c'est l'hétérosexualité* »²⁵. Pour elle, l'organisation de la société s'est basée sur une construction des sexes comme « espèces » distinctes qui auraient des caractéristiques différentes, mais complémentaires. Cette différence/complémentarité aurait comme fonction de cacher les rapports inégalitaires entre les hommes et les femmes. Dans cette perspective, l'homosexualité est le parfait exemple du contre-ordre social. Les lesbiennes, comme l'explique Gail Pheterson, et leur sexualité sont vues comme le summum de la perversité féminine, puisqu'elles séparent la sexualité de la reproduction, du désir mâle et du mariage : « *fondamentalement, les lesbiennes défient la dépendance envers les hommes qu'on attend des femmes pour l'argent, le sexe, les enfants et la vie sociale, contestant ainsi la possession des femmes par les hommes.* »²⁶

Plusieurs concepts découlent du constat de la société hétéronormée, comme celui d'« hétérosexisme » que la sociologue québécoise Line Chamberland le définit comme : « *l'ensemble des discours et des pratiques, individuelles ou institutionnelles, construisant une hiérarchie des sexualités qui situe l'hétérosexualité comme la norme la plus acceptable socialement en comparaison de laquelle toutes les autres pratiques sexuelles et conjugales sont disqualifiées ou dévalorisées.* »²⁷ L'idée est donc la promotion de diverses façons de l'hétérosexualité. C'est dans des mouvements moraux et structurels tels que l'hétérosexisme qu'ils prennent racine.

La mise en application de cet hétérosexisme passe également par ce que le sociologue français Pierre Bourdieu nomme la «socialisation des corps», c'est-à-dire que les individus sont des : « (...) *corps socialisés [qui] s'expriment et se vivent dans une logique de sentiment ou du devoir, souvent confondue dans l'expérience du respect et du dévouement affectif (...)* »²⁸ Les corps sont dressés, modelés pour correspondre à ce qui est attendu d'eux de façon invisible et inconsciente, dans le processus de socialisation. Les

²⁴ Clair, I. (2012). Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel. *Agora débats/jeunesses*, (1), 67-78.

²⁵ Wittig, M. (1980). La pensée straight. *Questions féministes*, 45-53.

²⁶ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

²⁷ Chamberland, L. (2006). *Loi 84. Vers une reconnaissance de l'homoparentalité*.

²⁸ Bourdieu P. (2002). *La domination masculine*. France : Seuil, 53-78

individus se meuvent, se tiennent, se vêtent, s'expriment d'une manière qui reflète leur identité sociale. La société attend des hommes et des femmes qu'ils s'affirment physiquement, qu'ils « clament » leur identité par leur apparence. On retrouve alors dans les interactions entre les groupes de pairs des processus de valorisation des identités de genre.

2.1 La sexualité dans la société

Le sociologue américain John Delamater²⁹, procède en 1981 à une classification des types de perspectives de sexualité. La première, souvent associée au courant conservateur et traditionnel est la sexualité procréative dont la visée est uniquement la procréation et se déroule dans le cadre du mariage. La seconde, rattachée au courant modéré est la sexualité relationnelle où ce n'est plus le mariage qui légitime le rapport sexuel, mais la relation existant entre les deux individus. Et enfin la troisième, suivant le courant libéral est la sexualité récréative qui est légitimée par le plaisir vécu au travers des rapports sexuels. Actuellement, les médias, au travers des magazines, séries télévisées ou encore les films, nous poussent à croire que nous sommes dans une perspective récréative de la sexualité. Mais est-ce vraiment le cas ?

Pour Jean-Michel Chaumont, la sexualité récréative a cela de dérangeant qu'elle se « rapproche de la relation prostitutionnelle qui est le paradigme même de la pratique sexuelle non engageante. Rapprochement dangereux parce que la stigmatisation qui s'y attache demeure considérable et que l'amalgame de la sexualité récréative et de la prostitution ne peut donc encore que discréditer socialement la première. »³⁰ À nouveau, une asymétrie apparaît dans l'accessibilité à cette sexualité, puisque les femmes en sont plus facilement privées – ou en tout cas, elles seront fortement jugées et réprimées si elles y ont accès – que les hommes. Pour Chaumont « la pratique de cette sexualité ne remet pas seulement en cause l'ordre institutionnel nouveau issu de la modernité – soit le mariage d'amour, étant entendu que l'Amour émet une prétention socialement légitime au monopole du désir charnel de son partenaire –, mais également un ordre plus subjectivo-affectif – mais non moins prégnant pour autant – relatif aux exigences de reconnaissance réciproque des personnes. »³¹

²⁹ DeLamater, J. (1981). The social control of sexuality. *Annual review of sociology*, 7(1), 263-290.

³⁰ Chaumont, J-M (2004). « Sale pute ! » : injure sentimentale et sexualité récréative. Dans Marquet, J. (2004). *Normes et conduites sexuelles: approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*. Academia-Bruylant

³¹ Chaumont, J-M (2004). « Sale pute ! » : injure sentimentale et sexualité récréative. Dans Marquet, J. (2004). *Normes et conduites sexuelles: approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*. Academia-Bruylant

La juriste franco-argentine Marcela Iacub propose une analyse en lien avec le sens ou l'utilité de la sexualité : « *Ce que l'on considère aujourd'hui inutile, c'est plutôt que la sexualité ne soit pas vouée à créer des liens réels ou éventuels avec autrui. (...) L'objectif de cette lutte est de conférer au sexe un sens particulier, mais imposé à chacun, celui d'être une activité intime, affective, ultrapersonnelle, désirante, un sens qui devrait organiser l'expérience de tout le monde. Toute sexualité qui ne correspondrait pas à ce modèle serait transgressive.* »³² Et Chaumont ajoute : « *Or, la revendication d'une sexualité récréative conteste de fait l'équivalence postulée entre la pratique sexuelle et le dévoilement de soi, elle récuse que le fait de faire l'amour soit nécessairement créatrice de liens, d'engagements et donc d'obligations réciproques. Plus encore que l'atteinte à l'ordre marital, c'est probablement par cette atteinte aux lois présumées de la reconnaissance mutuelle des personnes qu'elle semble odieuse à beaucoup.* »³³

II. Mécanisme de contrôle socio-sexuel

1. Qu'est-ce que le contrôle socio-sexuel ?

Nous venons de le voir, notre société est constituée de normes à partir desquelles des systèmes de valeurs et des pratiques sociales ont été légitimés. Ce contrôle social s'applique à toutes les facettes de la vie, ainsi que l'expression de la sexualité. Comme le précise l'historienne canadienne Denyse Baillargeon³⁴, les individus qui respectent les normes s'assurent le respect et l'estime de leur entourage, au contraire de ceux qui les transgressent qui risquent alors la marginalisation. Les individus savent quelles sont les attitudes à éviter, qui leur ont été inculquées via la socialisation, qu'elle soit familiale, scolaire ou entre pairs. Pour Isabelle Clair c'est également via la création de deux figures repoussoirs, qui nomment ce qui attend celui ou celle dont le comportement sexuel ou la sexualité ne correspond pas à ce qu'on attend d'eux : la « pute » chez les filles et le « pédé » chez les garçons (Clair, 2012). Elle ajoute cependant que « *les filles notamment font l'objet d'un regard réprobateur a priori constant, leur sexualité constituant une clé de voûte de l'ordre social. Et les garçons sont obligés par*

³² Iacub, M., (2002). « *Qu'avez vous fait de la libération sexuelle ?* », Flammarion, 2002.

³³ Chaumont, J-M (2004). « Sale pute ! » : injure sentimentale et sexualité récréative. Dans Marquet, J. (2004). *Normes et conduites sexuelles: approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*. Academia-Bruylant

³⁴ Baillargeon, D. (2012). *Brève histoire des femmes au Québec*. Boréal.

l'ensemble des garçons et par l'ensemble des filles d'exercer ce regard réprobateur, la sexualité des filles étant pour eux un enjeu d'affirmation de leur virilité. »³⁵

2. Quels mécanismes de contrôle socio-sexuel ?

2.1 Le double standard sexuel

Les sexologues canadiens Robin Milhausen et Edward Hérold³⁶ proposent en 2002 une définition traditionnelle du double standard sexuel : il s'agit du fait qu'il est plus acceptable pour un homme d'avoir plusieurs partenaires sexuels que pour une femme. La même année, ils réécrivent une définition plus générale, à laquelle nous adhérons : il s'agit du fait que les hommes ont plus de liberté sexuelle. Le sociologue Ira Reiss ajoute : « *différents standards de permissions sexuelles entre les hommes et les femmes dans le cadre de relations hétérosexuelles.* »³⁷

Les psychologues américains Mary Crawford et Danielle Popp ont établi une revue de la littérature au sujet du double standard sexuel. Il en ressort qu'il se manifeste de différentes façons. Les femmes sont perçues plus négativement si elles ont des partenaires occasionnels (à l'inverse de partenaires stables) (Fugère et al, 2008) ; si elles ont plusieurs partenaires sexuels (à l'inverse des hommes) (Jackson et Cram, 2003) ; si elles initient la relation sexuelle et les hommes jugent plus durement une future épouse qu'une partenaire sexuelle occasionnelle ; elles seront également plus vite rejetées par leurs pairs si elles ont plusieurs partenaires sexuels (à l'inverse des hommes) (Kreager et Staff, 2009). Ce double standard sexuel est intériorisé et pousse les femmes à croire qu'elles doivent limiter et contrôler leurs pulsions sexuelles (Crawford et Popp, 2010) ainsi qu'à excuser les hommes pour leurs pertes de contrôle (Lips, 2008). Ce dernier point peut entraîner des répercussions en cas de violences sexuelles, comme nous l'expliquons plus loin. De plus, il provoque une continuité dans les stéréotypes par désirabilité sociale ce qui renforce le double standard (Jonason et Marks, 2008).

³⁵ Clair, I. (2012). Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel. *Agora débats/jeunesses*, (1), 67-78.

³⁶ Milhausen, R. R., & Herold, E. S. (2002). *Reconceptualizing the sexual double standard*. *Journal of Psychology & Human Sexuality*, 13(2), 63-83.

³⁷ Reiss, I. L. (1967). *The social context of premarital sexual permissiveness*.

Isa Reiss note une avancée dans l'égalité homme/femme (due aux changements dans les rôles, les nouveaux modèles de couples...), bien qu'il existe toujours des formes contemporaines de contrôles qui influencent le comportement des hommes et des femmes (Crawford et Popp, 2003). Pour Crawford et Popp il est plus juste de dire que les attitudes non égalitaires sexuellement sont devenues plus égalitaires : les femmes ont plus de liberté qu'avant, mais les standards sont encore gérés par les hommes, qui contrôlent la sexualité féminine en la jugeant plus vivement que celle des hommes (Crawford et Popp, 2003).

Comme le souligne Denyse Baillargeon : « *Autrefois contraintes à la modestie sous peine d'être stigmatisées, les femmes semblent désormais sommées de séduire les hommes, au risque d'être méprisées. Si ces deux injonctions paraissent à mille lieux l'une de l'autre, elles ne constituent en fait que les deux faces d'une même médaille, car elles renvoient à un même phénomène : la réduction des femmes à leur corps, qu'il soit maternel ou sexuel.* »³⁸ Ce constat rejoint celui de Crawford et Popp, pour qui les filles apprennent à être sexy, mais à dire non, à être féminines, mais pas sexuelles, à attiser le désir sexuel de l'homme, mais à ne pas satisfaire le leur. Clair, dans son étude auprès d'adolescents, note que même si les pratiques sont plus libres pour les filles, l'intériorisation des normes reste importante, en particulier par l'idée qu'il faut être amoureuse et en couple pour avoir un rapport sexuel ou encore par le sentiment de culpabilité qui les envahit quand elles ne respectent pas les normes morales établies (Clair, 2012).

Le double standard sexuel semble toujours restreindre le potentiel social et sexuel des femmes. La crainte du jugement du groupe conditionne fortement les comportements, il s'agit alors pour les femmes de garder leur réputation et leur moralité intactes en restant dans les pratiques acceptées.

2.2 [La dichotomie Madone/Putain](#)

Reprenant les rôles de genre et les valeurs attenantes (en particulier la distinction homme/actif et femme/passive), deux figures apparaissent dans l'inconscient collectif, entraînant une normalisation des pratiques et surtout un contrôle social particulier. Il s'agit de la dichotomie Madone/Putain : la première représente la femme honorable, respectable, passive, l'épouse qui suit les préceptes à l'inverse de la seconde

³⁸ Baillargeon, D. (2012). *Brève histoire des femmes au Québec*. Boréal

symbolisant la femme indigne, déshonorée, hyperactive sexuellement (Pheterson 2001). Ce phénomène se répercute sur les mentalités, par exemple l'idée qu'une femme ayant une mauvaise réputation sera blâmée en cas d'agression sexuelle (Crawford et Popp, 2010 ; Lips, 2008) : on voit apparaître une polarisation entre les femmes : les bonnes, celles qu'il faut défendre et les mauvaises, les autres. Mais l'identité de Madone est conditionnée par un comportement conforme aux normes genrées du sexe féminin. Comme l'explique Gail Pheterson, « *utiliser la putain comme symbole de la victimisation des femmes la diabolise et constitue une mystification de la réalité sociale. Les épouses et les putains sont les prototypes, respectivement légitimés et illégitimes, d'une commune condition des femmes. Le déshonneur de la putain est en partie l'échec ou le refus de sa part de « résoudre » par le mariage le dilemme de la subordination économique et sociale des femmes.* »³⁹ En plus de conditionner les comportements, ces archétypes vont également jouer un rôle sur la perception que les femmes ont d'elles-mêmes et de leur sexualité.

Ces deux personnages laissent transparaître, à nouveau, la suprématie de la sexualité relationnelle sur la sexualité récréative. La « consommation » (ou la suspicion de « consommation ») de partenaires sexuels renvoie à la figure de la prostituée, indigne. Comme nous l'avons vu plus haut, les hommes participent également à ce contrôle sexuel en préférant des femmes moins expérimentées (donc plus « innocentes ») dans le choix d'une future épouse, alors qu'ils choisiront une femme connue pour avoir eu plusieurs partenaires dans le choix d'une partenaire occasionnelle. (Crawford et Popp, 2003 ; Moffat, 1989) : on voit apparaître deux figures : la fille qu'on fréquente et qu'on peut présenter comme une « compagne » et la fille qu'on voit occasionnellement, dans le but d'avoir des relations sexuelles. Cela montre bien la dichotomie entre deux styles de femmes, qui sont perçues dans la société comme ayant deux utilités et surtout une légitimité opposée.

Mais les femmes ont également un rôle important à jouer dans cette distinction via deux mécanismes. En effet, dans un premier temps les femmes sont poussées à émettre entre elles des jugements en rejetant celles qui sont considérées comme indignes. Comme l'explique la sociologue Mary McIntosh⁴⁰ en 1968 avec l'homosexualité : « *La création d'un rôle homosexuel spécifique, méprisé et puni, garantit la pureté de la majorité de la société,*

³⁹ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

⁴⁰ Mary McIntosh, « Le rôle homosexuel [1968] », *Genre, sexualité & société* [En ligne], Hors-série n° 1 | 2011, mis en ligne le 15 avril 2011, consulté le 03 avril 2017. URL : <http://gss.revues.org/1820> ; DOI : 10.4000/gss.1820

de même qu'un traitement similaire appliqué à certaines catégories de criminels permet de faire respecter les lois par le reste de la société ». L'auteur soulève un phénomène inhérent au stigmatisme : la prise de distance entre les individus, ceux qui sont catégorisés et les autres qui, de façon inconsciente, mais efficace, renforcent les pratiques/attitudes/identités légitimes tout en les discréditant, jouent également un rôle prépondérant dans les mentalités de la société et dans un second temps, elles vont tout mettre en place pour éviter d'être dans la mauvaise catégorie de femmes. (Pheterson, 2001). Cela demande une connaissance « des règles du jeu », apprises lors de la socialisation de genre.

2.3 Les insultes

« Le langage reflète et renforce les réalités sociales. Les termes pour parler de la sexualité active des hommes et des femmes montrent que ces termes sont différents au niveau de la fréquence et de la connotation. »⁴¹ Crawford et Popp ont travaillé principalement sur des études anglophones et relèvent que cette langue recèle beaucoup de termes pour décrire la sexualité des femmes et dans leur grande majorité, ceux-ci sont négatifs. Ils notent également que les ressources linguistiques pour évaluer le comportement sexuel des hommes et femmes sont complètement différentes et définissent la moralité et la désirabilité des femmes en fonction de leur sexualité.

Selon François Delor⁴², l'injure a deux fonctions : la production d'une frontière qui place l'autre dans une position particulière et qui produit une catégorisation sociale : ce n'est pas dans n'importe quelle catégorie que l'individu est enfermé. La deuxième fonction de l'injure est de générer une violence associée à une jouissance érotique. En effet, pour l'auteur l'insulte est un « acte de jouissance guerrière », par lequel l'insulteur stigmatise l'autre et le réduit à un objet. Il revient ensuite sur la relation entre métaphore et injure. Pour lui, il y a une dimension politique dans les métaphores qui passe par la réponse à avoir face à l'injure. Inconsciemment, l'injurié se sent responsable de ce qu'il aurait pu faire pour mériter d'être injurié et il va répondre en métaphore : « Toute la force de l'injurié est donc dans la pertinence de sa réponse métaphorique qui casse la catégorisation dont il est l'objet, à travers la réponse ironique qui est le meilleur moyen, dans le cadre de la

⁴¹ Crawford, M., & Popp, D. (2003). Sexual double standards: A review and methodological critique of two decades of research. *Journal of sex research*, 40(1), 13-26

⁴² Delor, F. (2002). *La question de l'injure*. Université d'été euroméditerranéenne des homosexualités. Marseille.

relation à l'autre, pour vider la force stigmatisante de l'insulte, en donnant une réponse à ce qui normalement n'en appelle pas. » L'injure est utilisée dans diverses situations et imputée à un individu une identité qui n'est peut-être pas la sienne et qui est reconnue dans un inconscient collectif comme négative. Si l'identité n'est pas négative ou si les représentations qui lui sont inhérentes ne sont pas connues par les protagonistes, l'injure tombe à l'eau.

L'association avec la violence nous semblait importante, bien que l'injure et le stigmate dépassent clairement le côté « symbolique » de la violence puisque pour qu'ils soient opératifs il faut que l'individu soit conscient de leur application. Mais cela permet alors de comprendre leur enracinement profond dans les structures sociales et morales. La sociologue américaine Karin Martin ajoute : « *Regardless of its particular contextual meaning, the word slut holds a lot of power. Being called a slut or a hoor feeling like one is to feel degraded and dirty.* »⁴³

Nous avons mis en évidence plutôt un ensemble de normes connues et partagées de tous, mais de façon induite, puisqu'ancrées dans la socialisation de tout enfant. Nous venons de le voir, via l'insulte, c'est tout un référentiel moral et normatif commun à tout qui est mobilisé pour catégoriser un individu dans une identité (qui lui correspond ou non). Mais, comme le souligne Judith Butler, « *ce n'est pas simplement que l'acte de discours prend place au sein d'une pratique, c'est l'acte lui-même qui est une pratique ritualisée. Cela signifie donc qu'un performatif ne « fonctionne » que dans la mesure où il utilise et masque à la fois les conventions constitutives par lesquelles il est mobilisé.* »⁴⁴

2.4 Violence symbolique

La violence symbolique est un concept développé par le sociologue français, Pierre Bourdieu. Il rend compte d'une violence invisible, ancrée dans la société et les individus par la socialisation et « *au travers de la familiarisation insensible avec un monde physique symboliquement structuré et de l'expérience précoce et prolongée d'interactions habitées par les structures de domination.* »⁴⁵ Les structures de domination peuvent être de différentes formes, mais nous nous intéressons en particulier à la domination masculine qui repose sur la binarisation de la société. La violence

⁴³ Martin, K. A. (1996). *Puberty, sexuality, and the self: Boys and girls at adolescence*. Psychology Press.

⁴⁴ Butler, J., & Nordmann, C. (2004). *Le pouvoir des mots: politique du performatif*. Ed. Amsterdam.

⁴⁵ Bourdieu, P. (1990). La domination masculine. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 84(1), 2-31.

symbolique s'applique sur l'ensemble de la société, mais en particulier sur les individus qui sortent du rang et met en action divers mécanismes de reconnaissances sociales comme la légitimité par un processus de normalisation. Elle s'imbrique étroitement dans la division sexuelle qui « paraît être "dans l'ordre des choses", comme on dit parfois pour parler de ce qui est normal, naturel, au point d'en être inévitable, c'est qu'elle est présente, à l'état objectivé, dans le monde social et aussi, à l'état incorporé, dans les habitus, où elle fonctionne comme un principe universel de vision et de division, comme un système de catégories de perception, de pensée et d'action. »⁴⁶ Elle se caractérise également par l'adhésion des victimes aux normes dominantes. Nous supposons que les mécanismes utilisés par la violence symbolique sont les mêmes que ceux mis en action quand une personne est stigmatisée ou insultée.

Le processus de stigmatise repose sur les mêmes mécanismes que la violence symbolique, en particulier sur le côté informel. L'injure quant à elle va plus loin en les affichant clairement. Autant l'injure s'affirme comme présente, autant la violence symbolique se définit comme insidieuse et invisible.

C'est dans cette perspective qu'il nous semble que l'injure a un impact plus important socialement que le stigmatise. Tout d'abord, elle a comme conséquence une dégradation sociale et psychologique. Ensuite, elle renvoie à des stéréotypes dénigrants inconscients ou conscients à toute une communauté et repose sur la crainte de se voir assigner une identité connotée négativement. Comme le présente Jean-Michel Chaumont : « « Putes » et « PD » sont des personnages repoussoirs. L'injure sanctionne un comportement, une attitude, une manière d'être qui transgresse un certain ordre. »⁴⁷ Le stigmatise est également appliqué par autrui sur base d'une différence (visible ou invisible), mais il peut être également réapproprié par les stigmatisés. Ces deux mécanismes ont cependant une même conséquence : la catégorisation de l'individu qui en est victime.

La différenciation des individus en fonction de leurs pratiques sexuelles et le rappel de l'ordre social sont des mécanismes sociaux inhérents et facilitant la normalisation. Ils

⁴⁶ Bourdieu, P. (1990). La domination masculine. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 84(1), 2-31.

⁴⁷ Chaumont, J-M (2004). « Sale pute ! » : injure sentimentale et sexualité récréative. Dans Marquet, J. (2004). Normes et conduites sexuelles: approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires. Academia-Bruylant.

veillent à ce que les individus composant la société s'approprient les valeurs morales légitimes et en deviennent les défenseurs.

2.5 La violence sexuelle disciplinaire

Duncan Kennedy a travaillé sur la question de l'érotisation de la domination masculine. Il a développé la notion de violence sexuelle disciplinaire qui nous semble intéressante : « *La violence sexuelle disciplinaire est souvent ciblée pour faire appliquer des normes qui désignent les comportements sexuels féminins socialement acceptables. Ces comportements visés, qu'ils soient très concrets ou purement symboliques, régissent ce que les femmes peuvent faire avec d'autres personnes, à d'autres personnes ou pour d'autres personnes. Ces autres personnes peuvent elles-mêmes prendre part au comportement déviant ou être de simples spectateurs ; mais, dans les deux cas, elles sont affectées par le fait que la violence disciplinaire décourage les conduites qui leur donnent du plaisir.* »⁴⁸

Le discours conventionnel – que l'auteur décrit comme le discours de la culture dominante américaine - pathologise les violences sexuelles, les attribuant à un petit nombre d'hommes qui agresseraient un petit nombre de femmes. Cela engendre une distinction entre les hommes normaux et les anormaux, cas exceptionnels et déviants. Cet argument permet de rejeter la théorie d'un problème structurel et récurrent dans les rapports hommes/femmes. Il permet aussi d'imputer la faute de l'agression à la femme (qui est une considérée comme une menteuse ou une allumeuse, qui a provoqué l'agression).

Clair relevait également l'idée que toutes les femmes sont suspectes toute leur vie d'être des « putes », elles vivent dans un équilibre fragile, tenu par le respect des normes en place (Clair, 2012). De plus, nous rejoignons le point soulevé plus haut : les femmes sont censées avoir appris ces mécanismes de « prédéfense » et sont censées savoir comment se comporter en cas de situations problématiques. Et en cas de problème, Duncan souligne que l'acte va au-delà du blâme des victimes de ne pas avoir pris soin d'elles-mêmes parce que ce qui est affirmé c'est que les victimes ont eu ce qu'elles méritaient. Il y a là encore le signe d'un discours moral institué dans la société et inculqué de façon invisible. Et alors « *une femme sexuellement provocante a consenti à l'avance à se faire violer ou agresser si elle décide qu'elle ne veut pas avoir de relation sexuelle*

⁴⁸ Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhaïl).

avec les hommes à qui elle a communiqué sa disponibilité. Elle doit s'exécuter. Et si elle ne voulait pas s'exécuter, il lui suffisait dès le début de ne pas produire le signe. »⁴⁹

Pour Duncan, le traitement juridique et médiatique des femmes victimes de violences sexuelles apprend aux hommes et aux femmes que pour recevoir une réparation, il faut coller à l'image de la « victime parfaite » et donc se conformer aux normes patriarcales.

III. Le slut-shaming, stigmaté de putain

1. Le concept de « stigmaté »

Nous utilisons le concept de stigmaté élaboré par Erving Goffman dans son ouvrage « Stigmaté : les usages sociaux des handicapés »⁵⁰, les parties en italiques non référencées en sont issues.

Selon Erving Goffman, « stigmaté » désigne aujourd'hui un individu présentant un attribut qui le disqualifie lors de ses interactions avec d'autres individus : « *un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent, et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses attributs.* » Le stigmaté apparaît comme le lien entre un attribut et son stéréotype, lui-même dépendant des normes sociales. Le stigmaté découle alors d'une caractéristique attribuée par les individus dits « normaux » en fonction d'un stéréotype.

Le stigmaté peut être entendu de deux façons : la première quand le stigmaté est connu ou visible, l'individu est alors « discrédité ». Cette façon a tendance à produire des interactions angoissées lors de situations sociales qui confrontent une personne stigmatisée et une personne dite « normale. » La seconde quand le stigmaté n'est pas connu ce qui rend l'individu « discréditable ».

⁴⁹ Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhail).

⁵⁰ Goffman, E., & Kihm, A. (1975). *Stigmaté: les usages sociaux des handicapés*. Les éd. de minuit.

Erving Goffman distingue trois types de stigmates : « *les monstruosités du corps* » ; « *les tares de caractères* » qui sont souvent imputées aux comportements de l'individu comme l'homosexuel, un dérangé mental ou encore un chômeur ; et « *les stigmates tribaux que sont la race, la nationalité et la religion* » et qui dépendent de l'appartenance à un groupe social.

2. Le personnage de la « putain »

Si l'on tape « putain » sur le site du Larousse, on n'apprend qu'il s'agit d'un terme populaire. Le site propose deux définitions : la première est « prostituée » et la seconde « *femme débauchée, sans moralité (terme d'injure).* » La prostituée quant à elle, se définit comme « la personne qui se prostitue », ce qui est un « *Acte par lequel une personne consent habituellement à pratiquer des rapports sexuels avec un nombre indéterminé d'autres personnes moyennant rémunération.* »⁵¹

Pour Pheterson, le terme « putain » est un stigmaté de genre, propre aux femmes. Elle utilise une définition du stigmaté issue du dictionnaire pour appuyer son hypothèse, où le stigmaté renvoie à une marque de honte ou de discrédit qui se répercute sur la réputation d'une personne. Son hypothèse étant que « *nous pouvons alors définir le stigmaté de putain comme une marque de honte ou de maladie apposée sur une femme impudique – esclave ou criminelle.* »⁵²

Aujourd'hui dans la société, la putain dépasse ce cadre et renvoie à une symbolique particulière : « *il y a un découplage tout à fait intéressant entre la prostituée comme individu empirique dans l'espace social réel et la « pute » comme personnage fictif dans un espace social imaginaire.* »⁵³

Pour Pheterson, traditionnellement l'image de la putain renvoie au déshonneur, comme nous l'avons déjà vu dans la partie « dichotomie Madone/Putain ». Pour elle, l'identité de putain entraîne automatiquement le déshonneur social (Pheterson, 2001).

⁵¹ <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>, consulté le 3 avril 2017

⁵² Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

⁵³ Chaumont, J-M (2004). « Sale pute ! » : injure sentimentale et sexualité récréative. Dans Marquet, J. (2004). *Normes et conduites sexuelles: approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*. Academia-Bruylant

3. Le stigmaté de putain

Gail Pheterson a commencé son travail en Europe occidentale et en Amérique du Nord et l'a poursuivi auprès de femmes d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, ce qui lui permet de confirmer que le stigmaté de putain est « *un instrument de contrôle sexiste mondialement répandu* ». Elle reprend les mots des femmes qu'elle a rencontrées pour l'exprimer : « *La pauvreté, nous la partageons avec nos sœurs dans la famille, mais le stigmaté va jusqu'à nous voler le soutien de notre communauté.* »⁵⁴

La dé-crédibilisation de la femme comme agent de volonté et capable de choix apparaît dans différentes facettes de la vie sociale. Nous l'avons vu à plusieurs reprises. Duncan va plus loin : « *Dans l'opinion courante, il est toujours possible que ce que la femme présente comme une violence soit une invention, soit parce que la femme est folle, soit parce qu'elle tente de ruiner la vie de l'homme. D'autres cas de violence sont provoqués, selon ce point de vue, par la nature sexuelle de certaines femmes qui les pousse à se comporter en tentatrices ou en allumeuses, ce qui entraîne les hommes « normaux » à adopter, de manière prévisible, tel ou tel comportement violent. Selon l'opinion commune, ces femmes « l'ont bien cherché » ; ou en tout cas, ne méritent guère d'être plaintes, et ce qui leur arrive ne peut être guère compris comme le symptôme d'un problème général de société.* » De nouveau, l'idée que certaines femmes ne méritent pas qu'on s'attarde sur leur situation puisqu'elles en sont responsables. Et de nouveau, les femmes, quand on leur considère une capacité d'action personnelle, deviennent des personnages sanctionnés socialement.

Pour Chaumont, l'usage du terme « pute » condamne un comportement ou une attitude, transgressant un ordre établi, illustrant le « double standard de moralité », « *se conduire en « pute », c'est manquer à l'honneur féminin alors que l'honneur masculin pouvait commander parfois, sous peine justement de se faire traiter de « PD », d'aller au bordel...* »⁵⁵ Pheterson affirme ce que nous avons déjà soulevé plus haut, c'est-à-dire que ce vocable s'applique à n'importe quelle femme en fonction de sa conduite (ou sa présumée conduite) et pas uniquement, comme le sous-entend le Larousse, à une personne en fonction de son métier (Pheterson, 2001). Comme l'explique Pheterson, le stigmaté « *rend aussi toute une série de libertés incompatible, pour une femme, avec la notion de légitimité. De fait, l'accès à la liberté est à la fois au-dessus et en dessous des femmes*

⁵⁴ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

⁵⁵ Chaumont, J-M (2004). «Sale pute ! » : injure sentimentale et sexualité récréative. Dans Marquet, J. (2004). *Normes et conduites sexuelles: approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*. Academia-Bruylant

*honorables : au-dessus, chez les nobles hommes ; en dessous, chez les femmes déchues. Il est significatif que les femmes déchues soient punies exactement pour l'autonomie sexuelle, la mobilité géographique, l'initiative économique et la prise de risque physique qui confère le respect aux nobles hommes. »*⁵⁶

Gail Pheterson conclut en soulignant que toutes les femmes ne vont pas toutes se sentir contrôlées au même niveau, mais que cependant toutes (et cela vaut également pour les hommes) ont été socialisées à la chasteté féminine et savent à quoi elle correspond dans leur culture. Et Chaumont ajoute que le stigmatisme persistera jusque ce que « *le terreau où l'injure se nourrissait n'est plus, l'idéologie ne devrait pas survivre à la disparition de l'infrastructure matérielle dont la justification était sa raison d'être* ». ⁵⁷

4. Possibilité(s) de réappropriation du stigmatisme via l'agentivité des femmes ?

Selon Goffman, la réappropriation du stigmatisme par les individus qui en sont porteurs est un mécanisme inhérent au concept. Comme l'explique également Judith Butler⁵⁸, adresser une injure à un individu peut sembler la figer, mais peut également permettre à l'individu de répondre.

Au départ, le concept d'agentivité propose de voir les individus comme des acteurs réfléchis et responsables de leurs propres actions. Le concept d'agentivité sexuelle est assez récent et il est développé en particulier dans les études sur le genre. Il renvoie la capacité des hommes et des femmes de prendre en charge leur sexualité et de l'exprimer de façon positive (Lang, 2011).

Dans le cas qui nous occupe, la réappropriation du stigmatisme de pute peut passer par la considération d'une agentivité féminine dans les relations sociales et sexuelles. Nous l'avons démontré tout au long de cette partie théorique, les femmes sont tenues pour des individus passifs et doux, sauf quand elles sortent du cadre normatif. Elles deviennent alors calculatrices et incontrôlables, presque des menaces pour l'ordre social établi. Pour reprendre l'exemple de la prostituée utilisé par Pheterson : « *Et tandis qu'on presse les femmes mariées de s'assurer à juste titre un revenu indépendant, on presse les putains*

⁵⁶ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

⁵⁷ Chaumont, J-M (2004). « Sale pute ! » : injure sentimentale et sexualité récréative. Dans Marquet, J. (2004). *Normes et conduites sexuelles: approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*. Academia-Bruylant

⁵⁸ Butler, J., & Nordmann, C. (2004). *Le pouvoir des mots: politique du performatif*. Ed. Amsterdam.

d'abandonner les négociations économique-sexuelles qui peuvent leur apporter une certaine autonomie. Fondamentalement, nombre de féministes et de socialistes, comme nombre de conservateurs, préconisent que la prostituée s'en sorte et se réforme plutôt qu'elle ne résiste et exige des droits. Les femmes qui prétendent s'autodéterminer en tant que prostituées perdent le statut de victimes et la solidarité idéologique. En d'autres termes, une putain est vue soit comme une accidentée du système, soit comme une collaboratrice de ce système. »⁵⁹

⁵⁹ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

Chapitre 2 : Méthodologie

Nous avons longuement hésité quant à la manière d'aborder notre thématique. En effet, dans un premier temps nous avons envisagé la méthode quantitative. Dans ce cas, le but de la recherche aurait été d'évaluer l'existence objective ou subjective d'un stigmaté de pute auprès des jeunes femmes et par la suite d'évaluer les significations sociales données à des comportements et des discours qui découlent du stigmaté. Peu d'enquêtes ayant déjà été faites, nous avons décidé, avec notre promoteur, de privilégier la méthode qualitative. La raison principale est que nous posons l'hypothèse que les femmes ont incorporé le contrôle socio-sexuel et vont alors mettre en place une série de choses pour éviter l'étiquette de pute. La méthode qualitative permettra alors d'ouvrir la voie à « *une connaissance de l'intérieur des dilemmes et des enjeux auxquels font face les acteurs sociaux.* »⁶⁰ L'objectif de notre recherche serait alors exploratoire : comprendre l'expérience du stigmaté, la signification donnée à l'étiquette de pute, les mécanismes mis en place (ou non) pour éviter le stigmaté...

Nous souhaitons diriger ce travail vers une approche hypothético-déductive. C'est pour cela que nous avons, dans un premier temps, établi un état de l'art afin de construire nos hypothèses et notre grille d'entretien. Via l'enquête, nous allons confronter nos hypothèses aux données récoltées.

I. Perspective qualitative

Nous avons voulu mener cette enquête par entretiens compréhensifs sur base d'une grille établie au préalable. L'entretien est semi-directif afin de poser un cadre, mais en laissant à l'interlocuteur la possibilité de s'exprimer. Comme le rappelle Serge Paugman, il faudra garder en tête que l'interaction n'est pas neutre. Par l'angle sociologique, l'entretien deviendra un « *objet d'analyse pour préciser ce que les paroles recueillies en*

⁶⁰ Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*, 173-209.

entretien lui apportent dans l'éclairage des pratiques sociales observées hors lui et du sens que les acteurs lui donnent. »⁶¹

Il nous semble que l'entretien compréhensif soit l'instrument d'entrée le plus pertinent. Nous nous baserons sur l'article de Jean Poupart⁶² pour étayer notre argumentaire. En effet, l'entretien compréhensif qui tend vers « *une exploration en profondeur de la perspective des acteurs sociaux* » ainsi qu'une compréhension partielle des conduites sociales. De plus, d'un point de vue méthodologique, il donne un aperçu particulier sur l'expérience des acteurs. L'intérêt de cette approche est que le stigmate de putain ne se vit pas comme une réalité/conscience en soi, un entretien est l'outil le plus approprié pour aborder les significations des comportements.

Cela permet d'appréhender, par la suite, les catégories du sens commun émergentes des discours des acteurs sociaux, ainsi que de découvrir la manière dont ils construisent leur réalité. Comme l'explique Jean Poupart⁶³, nous envisageons l'interlocuteur comme « *un informateur clé* » qui renseigne sur ses propres pratiques et façons de penser, mais également « *dans la mesure où il est considéré comme représentant de son groupe ou d'une fraction de son groupe* » sur ce qui fait sa société et ce qui constitue ses milieux d'appartenance.

1. Entretiens semi-directifs

Nous nous sommes concentrés sur des entretiens semi-directifs, afin de laisser de l'espace à l'interlocuteur. Notre sujet traitant en partie de représentations et d'avis, il aurait été intéressant de mener des observations participantes afin de percevoir le rapport au corps dans les gestes, l'empathie ou encore des interactions sociales plus fines, qui sont difficilement traduits en mots lors d'entretiens.

⁶¹ Paugam, S. (2010). *Les 100 mots de la sociologie: «Que sais-je?»* n° 3870. Presses Universitaires de France.

⁶² Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*, 173-209.

⁶³ Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*, 173-209.

Bernard Lahire conseille de prêter attention à « l'énonciation de situations, régulières ou exceptionnelles, mais toujours particulières. » Il s'agit de faire parler les personnes interrogées de situations pratiques plutôt que de leur demander de « livrer leurs représentations »⁶⁴.

1.1 Qui interroger ?

Nous avons réalisé 12 d'entretiens semi-directifs avec des jeunes femmes de 20 à 30 ans, afin de préserver un échantillon présentant des caractéristiques culturelles communes. Ces jeunes femmes sont toutes blanches, sans appartenance religieuse et ne travaillant pas comme prostituée. Plusieurs auteurs notent la forte corrélation entre le racisme et le stigmatisme de putain (Pheterson 2001 ; Corneau et al. 2014 ; Gay 2017) et l'explique en partie par un racisme sexuel et des stéréotypes ethnosexuels (Corneau et al. 2014, Plummer 2007). Nous voulions donc éviter de rendre notre échantillon plus hétéroclite qu'il ne l'est déjà.

Le sujet abordé pouvant être délicat, nous avons utilisé – entre autres – des mises en situation lors de l'entretien, permettant ainsi un discours plus libre, projetant une opinion dans un cas concret. Les entretiens ont duré en moyenne 40 minutes.

1.2 Grille d'entretien

(voir annexe pages 1-2)

II. Réflexivité

Pour reprendre les propos du sociologue Serge Paugam, la réflexivité doit se concevoir de deux façons. Tout d'abord, il s'agit de « soumettre à une analyse critique sa propre pratique ainsi que les conditions sociales de toute production intellectuelle⁶⁵. » Jean Poupart⁶⁶ ajoute que les convictions de l'enquêteur vont impacter ses attitudes face au groupe étudié et donc toucher également le traitement du matériau et la production des données. La production d'un travail et d'un savoir neutre est impossible dans les sciences humaines puisque le discours de l'enquêteur sera toujours orienté. Pierre Bourdieu⁶⁷ plaide alors pour une sociologie réflexive qui propose au chercheur d'entamer un travail

⁶⁴ Lahire, B. (2005). *L'esprit sociologique*. Découverte.

⁶⁵ Paugam, S. (2010). *Les 100 mots de la sociologie: «Que sais-je?» n° 3870*. Presses Universitaires de France.

⁶⁶ Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*, 173-209.

⁶⁷ Bourdieu, P., & Wacquant, L. (1992). *Réponses*. Paris: Seuil, 4.

de connaissance de soi, que ce soit d'un point de vue social, professionnel ou personnel. Il nous semble que cette façon de procéder, bien qu'elle ne peut garantir une neutralité complète du travail, permet une meilleure production du travail puisqu'elle admet son orientation et permet aussi bien au chercheur qu'au lecteur une prise de perceptive.

Étant nous-même une femme, il sera primordial de préserver notre neutralité. De plus, nous nous qualifions de féministe autant dans l'adhésion à la démarche réflexive propre à ce courant de pensées que dans l'engagement personnel. Nous avons donc une opinion sur le slut-shaming, consolidé par l'élaboration de ce travail.

En outre, les participantes que nous avons interrogées font partie, pour la plupart, de notre entourage. Cela peut présenter des avantages comme des inconvénients. En effet, la promiscuité relationnelle permet aux participantes de parler sans prêter attention aux mots utilisés, donnant ainsi à nos entretiens une spontanéité que nous pensons riche. Néanmoins, le revers de la médaille se trouve dans la crainte du jugement ou du non-respect de l'anonymat, de la part de nos interviewées. Pour éviter cela un maximum, nous avons établi clairement le cadre de notre intervention, précisant l'importance du secret professionnel dans ce genre de travail. Un autre élément qui peut être aussi bien positif et négatif est que la connaissance des histoires relationnelles de nos participantes nous a permis de décrypter les sous-entendus et comprendre plus facilement certaines insistances. Nous avons gardé en tête que cette compréhension globale des interviewées et de leurs discours – assez atypique puisque normalement les entretiens se concentrent sur un temps particulier durant lequel l'individu livre ce qu'il souhaite, sans que l'intervieweur n'ait de référence à laquelle s'accrocher – pouvait biaiser notre analyse. Nous nous sommes efforcée, après chaque entretien à faire la part des choses entre ce que nous savons informellement (c'est-à-dire grâce à notre relation antérieure) et ce que nous avons appris formellement (c'est-à-dire durant l'entretien).

Chapitre 3 : Hypothèses

La partie théorique a balisé notre sujet : nous avons montré, au travers de la littérature, que le stigmate de putain pouvait être utilisé comme un mécanisme de contrôle socio-sexuel. Le contrôle socio-sexuel passe aujourd'hui par différents processus, plus ou moins visibles. La révolution sexuelle et l'émancipation des femmes – entre autres - ont permis de réfléchir et d'agir sur la condition et la place de la femme dans la société occidentale. On le voit du point de vue légal où la puissance maritale disparaît en 1958, bien qu'il faille attendre 1989 pour que la loi réprime le viol entre époux. À noter également que la capacité civile de la femme est modifiée par le mariage jusqu'en 1972⁶⁸. Malgré ces évolutions, les inégalités entre les hommes et les femmes sont encore présentes dans divers milieux.

Il y a donc une incorporation des différentes formes de contrôle socio-sexuel (dont le slut-shaming). Nous avons dégagé 5 hypothèses : deux au sujet des mécanismes inhérents au slut-shaming et 3 au sujet des attitudes et comportements pouvant l'entraîner. Nous souhaitons, au travers de ces hypothèses, observer comment il se déploie chez les jeunes femmes de 20 à 30 ans en Belgique. En découleront des questions, permettant de les tester. Nos hypothèses proviennent majoritairement de la littérature, mais également de discussions avec une étudiante de sexologie de l'UQAM⁶⁹ qui a travaillé sur cette thématique dans le cadre de son mémoire.

Étant donné que nous voulons faire l'état des lieux du slut-shaming et que nous considérons celui-ci comme inhérent à la société, nous aimerions mener nos entretiens en deux temps. Tout d'abord, nous utiliserions des mises en situation pour aborder les différentes thématiques découlant de nos hypothèses. Cela permettra aux enquêtées de se sentir plus impliquées personnellement dans la situation, via entre autres, le processus de projection. Ce processus est tiré des méthodologies pédagogiques, qui

⁶⁸ http://www.femmesprevoyantes.be/wp-content/uploads/2017/02/Brochure-Ligne-du-temps_2015.pdf

⁶⁹ J. MARCEAU (2017), *L'étiquette de pute comme outil de contrôle socio-sexuelles des femmes : expériences, significations et conséquences chez les non-travailleuses du sexe* (Mémoire de master en sexologie) Université de Québec à Montréal

proposent de partir des représentations des élèves avant de les confronter aux connaissances et théories.

Pour la mise en situation, nous utiliserons le personnage de Marion, 22 ans (ou plus en fonction de la personne interrogée) qui sera étudiante ou travailleuse en fonction de l'interlocutrice (permettant ainsi à nos enquêtées de se retrouver dans le personnage.) Elle sera présentée comme une de leurs amies.

I. Les femmes participent entre elles au slut-shaming

Nous avons dégagé le contexte dans lequel prend racine le contrôle socio-sexuel des femmes. Mais qui le met et le maintient en place ? Il semblerait logique de penser que cela incombe aux hommes, qui, comme l'explique Duncan Kennedy suivant les courants féministes, ont tout intérêt à ce que les femmes respectent les identités traditionnelles et l'imposent par la violence. Duncan souligne l'importance d'une identité féminine, créée pour satisfaire les intérêts masculins, dans les rapports patriarcaux et contribue à la reproduction du système en lui même.

Cependant, Kennedy souligne que les mécanismes de contrôles sont socialement produits et reproduits aussi bien par les hommes que par les femmes : *« certains hommes entrent aussi dans cette négociation ; ils influencent les femmes en distribuant les éloges, mais aussi toutes sortes de récompenses, qui vont de la demande en mariage jusqu'à la promotion professionnelle « imméritée ». D'autres hommes négocient dans le sens inverse ; ils découragent ou pénalisent ces mêmes innovations. Les femmes négocient également entre elles, encourageant ou sanctionnant sévèrement la moindre touche de déviance. Elles sont les premières à faire appliquer les codes comme elles sont les premières à les enfreindre. »*⁷⁰ Pour lui, les féministes aussi jouent un rôle dans ce processus en respectant et promouvant un certain code vestimentaire. Les vêtements « sexy » sont par exemple considérés comme le produit du patriarcat et de sa conception de la séduction féminine et *« en particulier*

⁷⁰ Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhail).

l'idée que cette séduction tient à la vulnérabilité des femmes face à la domination, et à leur disponibilité à l'appropriation sexuelle par les hommes.»⁷¹

L'implication des hommes et des femmes dans le processus contrôle socio-sexuel n'est pas étonnant si on considère qu'il est le produit d'un système social patriarcal et hétéronormatif qui entretient les différences « naturelles » entre les hommes et les femmes. Ce faisant, via cette institutionnalisation, les individus incorporent les discours normatifs constituant la société. Le respect du modèle prescrit passe par la crainte de se voir afficher et va faire des individus des agents actifs dans le contrôle des normes acceptées, assurant d'une certaine façon leur respectabilité.

Nous pensons alors que les femmes entre elles vont utiliser les codes du contrôle socio-sexuel et du slut-shaming pour qualifier les autres femmes. Ce faisant, elles mettent en jeu les éléments du stigmatisme pour à la fois mettre une barrière entre elles et les « putes » et ainsi se positionner comme « normales ».

Cette hypothèse sera testée durant l'entretien au travers des différentes questions. Il semble plus pratique de la vérifier (ou non) en prévoyant des sous-questions dans les autres hypothèses.

II. L'autonomie relationnelle est un élément susceptible d'entraîner le slut-shaming

Pour Pheterson, le stigmatisme de putain repose en partie sur l'autonomie des femmes, qu'elle définit comme : « *l'accomplissement personnel, de l'expérience et de l'importance* »⁷² ; sur la capacité intellectuelle des femmes et enfin sur sa visibilité dans l'affirmation de soi. Elle utilise l'exemple du harcèlement au travail visant les femmes cadres dans des entreprises. Le milieu du travail est encore aujourd'hui un endroit sexiste, d'autant plus quand les femmes y tiennent une place importante, anciennement

⁷¹ Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhaïl).

⁷² Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

réservée aux hommes⁷³. Pheterson va plus loin, affirmant qu'on attend des femmes qu'elles se fondent dans le décor, « *soient gentilles, convenables et discrètes.* » Cependant, qu'elles soient « parfaites » ou « imparfaites », les femmes sont enfermées dans des rôles : « *le revers de la médaille de chasteté est la camisole de force de la femme idéale* ». ⁷⁴ Crawford et Popp ajoutent : « *labeling young girls in this manner becomes part of a continual attempt to limit their sense of sexual autonomy and identity* ». ⁷⁵

Des études menées dans différentes écoles secondaires aux États-Unis montrent qu'à l'intérieur de la culture des pairs, les filles sont étiquetées négativement parce qu'elles montrent un intérêt et/ou s'affirment dans la sexualité. Par exemple, celle qui initie d'autres enfants à la sexualité sera étiquetée de « pute » et/ou « salope ». Le slut-shaming à l'encontre des filles qui ont du pouvoir sexuel s'étend également à celles qui portent des vêtements/maquillages attractifs (Eder, Evanc et Parker ; 1995).

Nous posons alors l'hypothèse que les femmes autonomes au niveau relationnel (c'est-à-dire célibataires, en couples, mais n'épousant pas les caractéristiques genrées de la femme ou ayant connu plusieurs relations légitimes) seront plus vite victimes du slut-shaming.

1. L'activité sexuelle hors couple légitime est un élément susceptible d'entraîner le slut-shaming

Pheterson liste dans son ouvrage les comportements sexuels qui sont traditionnellement considérés comme interdits pour les femmes : « *les rapports sexuels avant le mariage ; les rapports sexuels hors mariage ; les rapports sexuels alors que la femme est divorcée ou veuve ; les rapports sexuels avec plus d'un partenaire ; les rapports sexuels autres que le coït hétérosexuel, tels que la sexualité bucco-génitale, anale ou sadomasochiste ; les rapports sexuels avec une autre femme ; les rapports sexuels avec des personnes « d'une autre couleur* ».

⁷⁶ On le voit, tous les aspects de la sexualité féminine sont surveillés : le/la partenaire et son identité ; les pratiques ; la situation « civile » de la femme et l'âge.

⁷³ À ce sujet, plusieurs sites internet reprennent des propos sexistes entendus dans le milieu du travail ou dans la rue comme <https://chaircollaboratrice.com/> pour le monde politique; <http://payetarobedavocate.tumblr.com/> pour le monde juridique; <https://payetafac.tumblr.com/> pour le monde scolaire et universitaire plus particulièrement ;...

⁷⁴ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

⁷⁵ Crawford, M., & Popp, D. (2003). Sexual double standards: A review and methodological critique of two decades of research. *Journal of sex research*, 40(1), 13-26.

⁷⁶ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

La sexualité légitime dans notre société, nous l'avons vu plus tôt, est la sexualité relationnelle. Crawford et Popp mettent en avant un autre élément, en effet « *having sex was not enough to earn the label of slut. Instead, peers' distinctions were made based on whether the girl was "too young" or had "too many" partners.* »⁷⁷

L'expérience sexuelle de la femme peut également lui valoir le stigmate de pute, comme prendre l'initiative des rapports sexuels, connaître certaines choses ou encore avoir des compétences dans la matière. Cependant, cette « expérience » est valorisée quand elle est apportée par l'homme alors qu'elle va dégrader la femme (Pheterson, 2001).

Pheterson relève un autre élément pertinent. En effet, selon elle, les femmes qui refusent les avances sexuelles d'un homme sont susceptibles d'être considérées comme des « prudes » ou « sales connes ». Cette étiquette lui est attribuée « *non parce qu'elle est chaste, mais parce qu'elle dit « non » bien qu'on l'accuse d'impudicité. Les femmes mariées monogames ou les religieuses ne sont pas traitées de prudes sous prétexte qu'elles disent « non » (...)* »⁷⁸

Par « hors couple légitime », nous entendons un couple hétérosexuel, qui se reconnaît comme couple, mais également reconnu par leur entourage. Les individus qui se voient ponctuellement dans le but d'avoir des rapports sexuels (*plan cul*) n'en font pas partie, ainsi que les individus qui ne se voient qu'une fois dans le but d'avoir des rapports sexuels (*coups d'un soir*). Il nous semble que si une femme a des rapports sexuels dans le cadre d'une relation de couple légitime – et donc a une sexualité relationnelle - elle sera préservée du slut-shaming. À l'inverse si elle a des rapports sexuels hors cadre légitime – sexualité *récréative*.

2. Le double standard sexuel est encore présent aujourd'hui et participe au slut-shaming

Nous l'avons vu dans la partie théorique, le double standard sexuel est le processus qui justifie l'expression populaire : « une clé qui ouvre plusieurs serrures est une bonne clé, la serrure qui est ouverte par plusieurs clés n'est pas une bonne serrure ». Tout en étant

⁷⁷ Crawford, M., & Popp, D. (2003). Sexual double standards: A review and methodological critique of two decades of research. *Journal of sex research*, 40(1), 13-26.

⁷⁸ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

un élément participatif du slut-shaming, le double standard sexuel normalise les rapports sexuels entre hétérosexuels, leur attribuant une quantité et une qualité à suivre pour être respectable. De plus, il ne faut pas perdre de vue le rôle performatif de l'insulte de pute : dans quelle mesure les actes entraînent une réputation ? Combien de temps la réputation va-t-elle perdurer ? Et à partir du moment où elle sera acquise, est-il possible qu'une femme en fasse la promotion (ce qui serait une autre façon de se réapproprier le slut-shaming) ?

III. Les vêtements sont des éléments susceptibles d'entraîner le slut-shaming

Historiquement, des tenues particulières étaient assignées aux prostituées, afin de les différencier des femmes « chastes », qui devaient à tout prix éviter ce genre de tenues.⁷⁹ Pheterson explique qu'au-delà de la tenue, ce sont les signes d'indécence ou de manque de retenue chez une femme qui indiquent si elle est une putain ou non. C'est alors le comportement, la présentation de soi qui fait d'une femme une putain ou non. Alors que, comme le dit l'auteur, la différence entre ces deux individus se trouve dans ce qu'elles font et non dans ce qu'elles sont.

Dans son ouvrage « *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination.* » Duncan Kennedy aborde le lien entre les violences sexuelles et les vêtements « sexy » sous l'angle de deux perspectives : celle du discours conventionnel, discours dominant dans la culture dominante américaine et celle du féminisme radical pour qui la violence sexuelle vient du patriarcat.

Par vêtement sexy, il parle de vêtements féminins qui « *dans les termes des codes vestimentaires qui régissent pratiquement l'espace social. Ces codes régulent minutieusement le degré de sexy autorisé dans chaque contexte précis, mais ne travaillent en aucune manière à la suppression de la sexualité féminine ou à imposer une moralité puritaine. En fait, il est plutôt question ici de la répartition temporelle et spatiale de comportements qui sont eux-mêmes socialement produits. Dans la société américaine d'aujourd'hui, il existe des normes qui imposent un habillement, et plus généralement un comportement plus ou moins sexy selon le*

⁷⁹ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

lieu et le moment, et qui leur opposent un éventail d'interdits en d'autres lieux et moments. (...) Il existe des dimensions analogues complexes du même ordre pour les accessoires, les cheveux, le maquillage, etc.»⁸⁰ Selon lui, par le vêtement sexy porté en public, la femme enfreint la norme : elle montre quelque chose appartenant au cadre privé. Il dégage alors le récit de l'agression sexuelle dans la perspective conventionnelle : 1) la femme doit respecter le contrat patriarcal et les hommes ne les harcèlent pas ; 2) Les femmes s'épanouissent sexuellement dans un cadre conjugal avec un homme qui les protège ; 3) Celles qui refusent le deal seront réprimées par la violence, jugements...; 4) Les hommes sont violents et dangereux avec ce genre de femmes uniquement. En conclusion, il existe une vendetta contre la femme qui sort de son rôle de Madone et qui aurait une sexualité explosive quand elle est hors du contrôle du contrat patriarcal. Pheterson renchérit : c'est à la femme qu'incombe la responsabilité d'éviter les agressions sexuelles, entre autres en choisissant de façon judicieuse ces tenues. Et si elle est tout de même victime d'une agression, elle sera blâmée d'avoir eu un comportement provocant (Pheterson, 2001). Cependant, comme le souligne Duncan, ce raisonnement semble oublier que même sans habit sexy, les violences sexuelles ont lieu.

Il n'est pas rare de lire dans la presse des faits divers relatant des cas d'agressions sexuelles par des hommes sur des femmes dans lesquels les journalistes détaillent la tenue portée par la victime. D'ailleurs, une enquête menée par la Commission européenne en 2015 au sujet des violences faites aux femmes⁸¹ révèle que 16% des hommes belges de plus de 18 ans estiment que, si la victime est vêtue de façon aguichante, le viol n'est pas problématique. C'est également récurrent d'entendre dans des conversations entre individus cette fameuse question, alors qu'on apprend qu'une femme a été agressée « Oui, mais bon, comment était-elle vêtue ? ». Les stéréotypes ont la peau dure et le vêtement porté par une victime d'agression sexuelle reste pour beaucoup un facteur de risque, voire même un élément discriminant. « Selon ce point de vue, une très grande quantité de violences sexuelles « s'explique » par l'incompétence (plutôt que par la malveillance ou la folie) de la victime. Ces violences « ne comptent pas » parce que la victime aurait pu les éviter si elle avait su prendre soin d'elle. Ce déplacement de la faute conduit les femmes à se rassurer en se disant qu'elles ne sont en danger que si elles font ce

⁸⁰ Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhaïl).

⁸¹ « La violence à l'égard des femmes : une enquête à l'échelle de l'Union européenne » European Union Agency For Fundamental Rights, 2015

qu'il ne faut pas faire –tomber dans un des scénarios où la victime est responsable. »⁸² On retrouve à nouveau la conception de l'homme rempli de pulsions qu'il ne peut contrôler.

1. Les tenues sont acceptables en fonction du contexte et de l'âge des femmes

Plus largement, les tenues portées par les femmes sont souvent discutées de façon plus ou moins pertinente par les médias, comme la question du burkini l'été passé, les jeunes filles exclues d'un vol parce qu'elles portaient des leggings aux États-Unis il y a quelques mois⁸³, les robes jugées « courtes pour son âge » de Brigitte Macron ou encore la faculté de médecine de l'ULB qui suggérait, pour la proclamation 2017, aux jeunes femmes de porter une « robe ou une jupe ainsi qu'un joli décolleté »⁸⁴. Comme le montrent les dress-codes dans les différents lieux de travail ou lors de certaines soirées, il y a des tenues appropriées à certains moments et certains lieux.

IV. La capacité des femmes à réagir dans une interaction homme/femme est un élément susceptible d'entraîner le slut-shaming.

Duncan émet l'hypothèse, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, que les femmes savent comment agir et réagir dans un contexte social susceptible de mettre leur réputation en danger. En effet, « certaines femmes savent, mieux que d'autres, « comment s'y prendre » et « comment se tenir » et d'autres pas »⁸⁵. Le discours conventionnel va plus loin et sous-entend que les femmes savent comment gérer une violence sexuelle via un processus en 3 étapes : elle doit dans un premier temps éviter les comportements perçus comme « provocants » ; elle doit dans un second temps réagir avec fermeté en utilisant l'humour en cas de comportements suspects de la part d'un homme ; et enfin dans un

⁸² Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhail).

⁸³ <http://www.lalibre.be/debats/opinions/est-il-indecet-de-porter-des-leggings-chronique-58ff6b31cd70e8051311f46b>

⁸⁴ <http://www.lalibre.be/actu/belgique/tolle-pour-la-faculte-de-medecine-de-l-ulb-qui-a-donne-des-consignes-jugees-sexistes-pour-la-proclamation-5929795ccd70022543123eb3>

⁸⁵ Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhail).

dernier temps, elle doit réagir de façon directe ou indirecte. Selon ce point de vue, les femmes sont compétentes pour avoir « La » conduite correcte, qui leur évitera une violence sexuelle : « *elles fichent le camp quand leur mari les menace, elles hurlent assez fort pour faire fuir le violeur, elles engueulent le collègue de travail qui les harcèle avant que les choses n'aillent trop loin et, lorsqu'il le faut, elles recourent à l'assistance des réseaux informels de supérieurs, d'amis, de voisins et de parents ainsi qu'aux mécanismes formels du droit.* »⁸⁶ Toujours selon l'enquête de la Commission européenne⁸⁷, 14% des hommes belges acceptent le viol dans le cas où la victime ne se défend pas expressément ou encore si elle ne dit pas clairement « non ».

V. Toutes les femmes n'ont pas ressenti le slut-shaming

Comme expliqué dans la première partie de ce travail, nous pensons que le stigmatisme de pute est assimilable à de la violence symbolique. Il est ancré dans nos pratiques et discours, incorporé dans nos façons de voir le monde via la socialisation. C'est dans cet ordre d'idée que nous considérons la figure de putain comme un personnage repoussoir socialement partagé, que les femmes, pour la plupart, essayent d'éviter un maximum. Une des forces de ce mécanisme est qu'il est basé sur la réputation : à partir du moment où une femme « fautive », elle en portera le blâme longtemps. Notre hypothèse principale est que le slut-shaming est diffus, agissant comme la violence symbolique. Nous utilisons le terme « ressenti » pour deux raisons. Tout d'abord, parce que chacune perçoit le slut-shaming différemment en fonction de son éducation (via la famille, mais également par l'école ou les pairs), sa culture et son expérience personnelle. Et ensuite, comme nous l'avons déjà souligné, parce que le slut-shaming se manifeste sous diverses formes, qui ne sont pas toujours conceptualisées.

Cependant, cette hypothèse nie la capacité de récupération du stigmatisme via l'agentivité, comme nous l'avons proposé dans la partie théorique. En effet, nous pensons que l'image de la « pute » est tellement ancrée socialement et représente une image extrêmement négative qui rend difficile la réappropriation du stigmatisme. Les femmes

⁸⁶ Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhaïl).

⁸⁷ « La violence à l'égard des femmes : une enquête à l'échelle de l'Union européenne » European Union Agency For Fundamental Rights, 2015

ayant déjà ressenti le slut-shaming seront vigilantes à éviter les comportements et les attitudes qui ont entraîné leur ressenti. Nous les croyons capables de situer l'élément qui a déclenché le stigmat, puisqu'il est considéré comme subversif. Et inversement, si une femme n'a jamais ressenti le slut-shaming, c'est parce qu'elle aura adopté le « bon » comportement, la « bonne » attitude.

Chapitre 4 : Analyse

I. Présentation des participantes

Nous avons interrogé 12 femmes blanches, hétérosexuelles et belges âgées de 20 à 30 ans. Dans notre groupe, nous comptabilisons 6 étudiantes et 6 travailleuses. 8 d'entre elles sont âgées de moins de 25 ans, alors que 4 ont 25 ans et plus. La grande majorité de nos interviewées ont grandi dans un village. Toutes nos étudiantes vivent actuellement dans une ville universitaire (à savoir Bruxelles ou Louvain-la-Neuve) alors que sur les 6 travailleuses, 2 vivent dans des villes. Nous avons utilisé pour toutes nos interviewées des noms d'emprunt, nous référant aux prénoms des reines de la lignée des Capétiens. Ainsi nous avons Rozala, Aliénor, Marie, Agnès, Clémence, Adèle, Marguerite, Isabelle, Constance, Blanche, Berthe et Adélaïde. Lorsqu'elles parlent de leur petit ami, nous avons changé leur prénom en « Henry », afin d'éviter la surcharge de prénoms inutiles. Les localisations ont été modifiées, excepté les villes étudiantes. Nous reprenons dans deux tableaux croisés, des informations sur nos participantes : l'âge, le lieu de résidence, le secteur professionnel ou encore le niveau d'éducation de participantes et de leurs parents. Ils se trouvent dans la partie « annexe ».

- Rozala

Rozala est une étudiante en sciences économiques de 20 ans. Elle vit dans une ville universitaire, mais vient d'un village. Rozala est grande ce qui lui donne un certain avantage, selon elle, par rapport aux filles plus petites pouvant sembler plus fragiles. Rozala n'a jamais été traitée de pute ou salope, et justifie ça par son comportement qui n'est pas celui d'une allumeuse.

- Aliénor

Aliénor est une étudiante en éducation physique de 22 ans. Elle vit dans une ville universitaire, mais vient d'une petite ville. Aliénor insiste sur l'importance du contexte : selon elle, les actes et les paroles n'ont pas ou peu de sens sans leur contexte. En fonction de celui-ci, elle prend position, tout en restant très prudente. Aliénor a déjà été qualifiée de chaudasse par une de ses amies, car elle a eu plusieurs partenaires sexuels

et par des amis de salope, suite à l'achat de lunettes, mais ceux-ci considèrent ce qualificatif positif.

- Marie

Marie est une étudiante en droit de 20 ans. Elle vit dans une ville universitaire, mais a grandi dans un village. Marie explique qu'il lui est déjà arrivé de se faire siffler, klaxonner ou encore interpeller par un homme dans sa voiture alors qu'elle attendait le bus. Ces événements ont plus souvent lieu dans le village où elle a grandi (et y retourne ponctuellement) que dans la ville universitaire où elle étudie. Marie a déjà été traitée de pute par des inconnus dans la rue ou par des amis, utilisant le terme pour « blaguer », mais sans y attacher une connotation sexuelle.

- Agnès

Agnès est une infirmière de 21 ans qui travaille dans un hôpital dans la campagne namuroise, où elle vit. Elle souligne la difficulté d'être cohérente entre ce qu'elle prône et ce qu'elle fait : entre les deux, il y a une zone grise dans laquelle elle se situe. Quand elle entre en relation avec un inconnu, elle est effrayée par une susceptible dangerosité physique, ce qui la pousse à fuir ce genre de situation afin de ne pas y être confrontée. Agnès ne pense pas avoir été insultée de pute.

- Clémence

Clémence est une étudiante en kiné de 23 ans. Elle vit dans une ville étudiante, mais vient d'un village. Elle se rend compte du décalage entre ce qu'elle conseille à Marion et ce qu'elle dirait d'une inconnue. Cette prise de conscience la pousse à réfléchir sur les mécanismes qui l'entourent, ce qui l'a beaucoup frustrée durant notre entretien. Clémence pense ne jamais avoir été traitée de pute sauf pour rire.

- Adèle

Adèle est une étudiante en psychologie de 24 ans. Elle vit dans une ville étudiante, mais vient d'un village. Adèle estime que l'éducation définit la façon dont les filles s'habillent. Elle s'intéresse aux rapports homme/femme dans le cadre de ses études et plus particulièrement au le concept de « victime » reconnu difficilement par certaines femmes agressées. Pour Adèle, les femmes sont conscientes des dangers qu'elles encourent en se comportant d'une certaine façon, c'est alors à elles d'assumer les

conséquences si elles outrepassent les limites. Quand elle se fait interpellé dans la rue, Adèle répond poliment, mais il lui est déjà arrivé de répondre de façon ironique. Elle a déjà été traitée de pute par ses sœurs, parce qu'elle embrassait des garçons à l'âge de 14 ans.

- Marguerite

Marguerite est une vendeuse de 29 ans qui travaille dans un magasin de vêtements de la région de Liège, où elle vit. Elle est en couple avec Henry de qui elle n'accepte aucune remarque au sujet de ses tenues. Cependant, elle veille à ce que ses vêtements ne heurtent pas les personnes qui l'entourent, et en particulier les amis d'Henry. Marguerite a été insultée de salope dans la rue quand elle ne répondait pas aux interpellations.

- Isabelle

Isabelle est une enseignante de 28 ans qui travaille dans une école de la région du centre, où elle vit. Pour elle, il y a toute une série de choses qu'une femme ne doit pas faire seule comme se promener en rue tard le soir, car le contexte ne garantit pas une sécurité infaillible. C'est dans cette perspective qu'elle responsabilise celles qui ont été agressées dans la rue. Pour Isabelle, si une jeune femme fait preuve d'une autonomie relationnelle, c'est souvent la preuve d'un mal-être, elle cherche un réconfort dans ses aventures. Cela trahit, pour elle, un manque de dignité pour son corps. Isabelle a été traitée de salope dans la rue quand elle n'a pas répondu aux sifflements.

- Adélaïde

Adélaïde est une psychologue de 25 ans qui travaille dans la région du centre. Elle vit cependant à Namur. Elle a conscience des mécanismes de contrôle qui l'entourent et se rend compte qu'elle les applique. Elle essaye de trouver des solutions pour garder un certain ascendant sur ce qui lui arrive. Il y a quelques années, elle était plus franche et plus confiante pour réagir dans la rue quand elle se faisait interpellé ou quand elle s'habillait avec des vêtements « courts ». Adélaïde ne pense pas avoir déjà été victime de l'insulte de pute

- Constance

Constance est une animatrice socioculturelle de 27 ans qui travaille dans la région de Namur. Elle vit dans un village non loin delà. Constance, bien qu'elle utilise aussi des outils du contrôle, essaye de s'en détacher. Elle évite un maximum les mots « salope » ou « pute », qui la mettent mal à l'aise. Elle utilise plus le terme « coup de pute » qui qualifie une personne égoïste, qui ne craint pas d'écraser les gens pour arriver à ses fins. Elle fait le lien entre l'éducation et la famille et la capacité à accepter différentes configurations de couples, comme les plans cul ou les coups d'un soir. Constance a déjà été traitée de salope par la petite-copine d'un ami qui la considérait comme une rivale.

- Blanche

Blanche est une étudiante de psychologie de 23 ans. Elle vit dans une ville universitaire, mais vient d'un village de la région montoise. Elle se dit dégoûtée quand on la siffle ou qu'on la regarde avec insistance en rue, car cela lui donne l'impression d'être un objet passif. Blanche donne une grande importance au respect de l'autre aussi bien dans une relation amoureuse que dans le jugement qu'on pose sur une personne. Ce jugement, elle le considère comme naturel chez l'être humain ; pour elle c'est comme ça qu'un individu se situe dans le monde. Blanche ne pense pas avoir été traitée de salope.

- Berthe

Berthe est une enseignante de 24 ans. Elle vit dans le même village depuis toujours. Berthe se présente d'emblée comme une personne chanceuse, qui n'a connu qu'un seul amour. Elle donne une grande importance à cette relation qui définit sa façon de voir le monde. Elle estime que les filles qui ont plusieurs partenaires sexuels sont, à la recherche d'un compagnon de vie. Pour elle, les filles doivent avoir conscience des dangers qui les entourent et se responsabiliser, en veillant à porter des tenues adaptées au contexte et à leur âge. Berthe n'a jamais été traitée de salope.

II. Analyse transversale : vérification des hypothèses de départ

Cette partie analyse est construite, dans un souci de cohérence, sur base de nos hypothèses : nous les mettons en corrélation avec des extraits d'entretiens. Cependant, divers sujets sont présents dans plusieurs hypothèses, nous avons veillé à éviter les redites, tout en préservant la nature des propos recueillis. En conclusion de chaque hypothèse, nous proposons d'éventuelles réactions au slut-shaming, évoquant ainsi une ou plusieurs sortes d'agentivité(s).

1. **Préambule**

La première hypothèse – les femmes participent entre elles au slut-shaming - a été testée tout au long de notre questionnaire. Nous utilisons ses conclusions afin d'introduire la partie « analyse transversale », ce qui permet de planter le décor de notre travail. Dans un premier temps, nous revenons sur les multiples utilisations des mots « pute » ou « salope » afin de déceler leurs significations pour ensuite présenter les différentes configurations dans lesquelles nos participantes ont connu le slut-shaming. Nous proposons aussi un éclairage sur les rapports hommes/femmes tiré d'Eva Illouz et son ouvrage « Pourquoi l'amour fait mal »⁸⁸ et terminons sur les réactions possibles au slut-shaming.

1.1 L'utilisation de l'insulte de pute

Plusieurs de nos interviewées éprouvent des difficultés à employer le terme « pute », comme Marie : « Mais moi j'ai toujours trouvé que pute c'était plus fort parce que pour moi c'est vraiment quelque chose qui est ... C'est vraiment une fille qui se fait payer pour... (...) Mais une pute, c'est encore pire parce que ça rattache à quelque chose qui existe et qui n'est pas du tout ça ! C'est limite mal employé quoi ! » Blanche va plus loin : « J'aime pas du tout ce mot, franchement. J'aime pas du tout ce mot parce qu'à la base, il désigne des femmes qui exercent une profession. Et je trouve que le terme il est vraiment... Il est salissant quoi. Je trouve qu'il est salissant parce que déjà c'est un métier, socialement, ça doit être difficile de le

⁸⁸Illouz, E. (2012). Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse: L'expérience amoureuse dans la modernité. Le Seuil.

faire parce que socialement il est connoté négativement, après pour autant, je suis sûre qu'il y a des femmes, enfin il y a des femmes qui doivent le faire par choix ce métier-là. »

D'autres mots sont préférés comme « salope » : « Enfin, c'est une activité que certaines personnes font alors que salope c'est plus utilisé, non pas que je l'utilise, mais que les gens vont utiliser pour traiter une fille dans la rue. » (Marie) ou « chaudasse » : « Non je veux dire "allumer", "chauffer" dans ce sens-là. Accoster non, c'est plus si elle commence à faire la chaudasse comme on dit, à se frotter contre lui, genre descendre le t-shirt... » (Agnès) ou aussi « aguicheuse » : « Ben c'est la fameuse fille qui va s'habiller sexy et en plus qui va avoir le comportement aguicheur qui va avec. Parce qu'on peut s'habiller sexy sans être aguicheuse. » (Marguerite) ou encore « allumeuse » : « (...) c'est commencer à faire des sous-entendus quand elle parle ou qu'elle commence à lui caresser la main, des trucs comme ça et puis après qu'elle lui fasse un stop, ça oui, carrément c'est un comportement d'allumeuse. » (Rozala)

À notre question : « C'est qui/quoi une pute pour toi ? » 3 applications se dégagent : la dénomination liée à une animosité ; la dénomination liée à un comportement sexuel et la dénomination sans raison.

a) La dénomination liée à une animosité

« Mais bon après je trouve que les insultes, ça part dans tous les sens, parce que moi je pourrais dire, c'est imagé : "cette meuf c'est une pute", sans avoir aucun lien avec la sexualité, rien à voir avec le fait qu'elle voulait baiser ou qu'elle a baisé ou qu'elle s'habille osé ou quoi. Genre moi dans mon vocabulaire, pute ça devient une connasse quoi. Donc ça, c'est pour ça qu'il faut faire attention que ce n'est pas forcément par rapport à la sexualité quoi. » Cet extrait de l'entretien d'Adèle montre que l'utilisation du terme « pute » n'est pas toujours liée à un comportement sexuel. Dans le cas présent, il est utilisé en référence à une personne qui n'est pas appréciée.

Pour Aliénor, au-delà de l'animosité, il y a la méconnaissance des personnes qui va de pair avec l'indulgence pour celles qui sont des amies : « Je pense que quand on connaît pas la personne, en fait c'est quand on connaît pas les personnes qu'on a tendance à les traiter de pute. Mais si c'était quelqu'un que je connaissais, que je connaissais son histoire, le contexte... Là, j'aurais plus du tout tendance à la traiter de pute. » Cette façon de procéder est relevée également par Clémence : « Parce que si par exemple j'étais vraiment dans la situation, que Marion était vraiment ma copine et que je disais à Marion : "Ben non, ok, c'est pas grave, t'as rien fait de mal, t'es célibataire, tu fais ce que tu veux", mais que par contre qu'on a une fille

dans notre école et qu'on l'aime pas... On ira plus facilement dire que cette fille-là, c'est une salope. Parce qu'on l'aime pas tout simplement. »

Adélaïde et Constance associent le personnage de la pute « non aimée » et l'expression « coup de pute » : « Après moi je l'utilise, si je l'utilise c'est aussi pour décrire une fille, genre, mais qui fait plus des "coups de pute" dans l'expression je veux dire, que... c'est pas une pute vraiment (...) Mais comme c'est plus par rapport aux coups de pute c'est aussi le côté vicieux. » Ici, la pute, en plus d'être perçue comme négative, car elle n'est pas une amie, est une personne méchante et calculatrice : elle met en place des actions qui lui seront positives sans prendre en compte les éventuelles retombées pour les autres. Pour Constance, c'est ce qui caractérise la pute : l'individualisme extrême qui pousse la personne à aller au bout de ses projets, quitte à blesser son entourage. Cela renvoie à l'idée développée tout au long de notre revue de littérature : les femmes qui ne sont ni douces, ni prévenantes, ni passives seront considérées comme calculatrices et incontrôlables.

b) Dénomination liée à un comportement sexuel ou une attitude déplacée

Pour Adèle, c'est la précocité du comportement sexuel qui vaut l'appellation : « (...) je me souviens quand j'étais petite, on disait que c'était une pute parce qu'elle baisait à 14 ans, par exemple. Après, ça dépend aussi. Enfin, tu vois, c'est un peu un raccourci de dire pute, parce que ce n'est pas vraiment... C'est juste pour dire précoce par exemple. » Pour Adélaïde, c'est l'infidélité ou encore l'autonomie sexuelle des femmes qui en seront les raisons : « Mais sinon, une grosse pute c'est une fille qui aura trompé son copain plein de fois, qui aura couché avec plein de mecs... Ou qui fait des coups, justement pas très cools aux garçons. »

Le comportement des femmes reste un élément sur lequel nos interviewés s'accordent : on peut être vêtue de façon dite sexy, mais avoir un comportement considéré comme correct : « Après, il y a des filles qui sont habillées en pantalon et en t-shirt, qui sont couvertes de la tête aux pieds et c'est quand même des filles qui ont l'air d'être des salopes. » (Adélaïde) ; on peut coucher avec plusieurs hommes différents si on le fait « pour de bonnes raisons » (nous revenons plus loin sur ce sujet, dans « motivation au rapport sexuel) et « avec les bonnes personnes ».

c) La dénomination sans raison :

Au final, pour Aliénor, l'insulte de pute devient un mot « fourre-tout » : « tu peux tout mettre dedans. » Nous l'avons vu ci-dessus, le mot « pute » rentre dans un langage

courant, se détachant parfois de sa racine sexuelle, mais restant souvent attaché à une figure négative, ainsi que l'illustre l'intervention de Marguerite suite à notre question « Pour toi, c'est quoi/qui une pute ? », « Une vraie pute ou la fille qui y est pas une pute, mais qu'on dit qu'elle est une pute ? »

Nos interviewées ont souvent noté la différence entre les hommes et les femmes dans l'utilisation de l'insulte de pute : « On dit souvent « salope », mais on dit pas souvent « salaud » quoi. Pourtant ils le font souvent... Une fille qui trompe son copain c'est une salope et un gars s'est bien joué. Donc déjà ça, y a quand même des différences, je veux dire. » Agnès poursuit sa réflexion sur une appellation pouvant être masculine: « Pute non, mais plus un connard... Je crois que c'est moins fort comme mot... Mais un mot synonyme de pute pour garçon... J'ai jamais réfléchi... Connard ou salaud... »

1.2 Qui sont les acteurs du slut-shaming ?

Concernant l'utilisation du slut-shaming, trois catégories se sont démarquées dans nos entretiens : nos interviewées victimes de slut-shaming ; la participation de nos interviewées au slut-shaming ; la participation des hommes au slut-shaming.

a) Nos interviewées victimes du slut-shaming

Comme précisé dans les descriptions de nos interviewées, toutes n'ont pas été traitées de « pute » ou « salope » et certaines l'expliquent par leur comportement ou leur action. Comme Rozala, par exemple, qui répond à notre question « Et toi, est ce qu'on t'a déjà traité de pute ou d'allumeuse » : « Non... Mais je ne suis pas du tout une allumeuse... Enfin, je crois (rires), du coup non. »

Pour certaines, l'insulte est en lien avec un comportement sexuel, comme Aliénor : « Et je lui ai dit : "En plus, c'est pas comme si j'avais fait le tour de la Terre, c'est pas comme si j'étais passée sur tous les continents !" et elle m'a répondu : "Ah ben trois, c'est quand même beaucoup !" et là, j'étais un peu choquée, donc je lui ai dit : "Ben ok", je ne savais pas quoi dire, et je suis partie en disant : "c'est pas grave, de toute manière je t'ai dit ce que j'avais à dire, que j'avais pas trop apprécié" et on en est resté là. Et après quand j'y ai réfléchi, je me suis dit : "Mais qu'elle me regarde en disant que 3 c'était quand même beaucoup, mais elle me juge en fait ! Elle me juge en disant... Enfin, qu'est-ce qui est beaucoup ou pas beaucoup ? 1 c'est bien, 2 aussi, 3 c'est de trop ? " » La personne qui interpelle Aliénor est une de ses amies à qui elle a confié avoir eu plusieurs partenaires sexuels quelques mois plus tôt.

Adélaïde témoigne également des critiques reçues par rapport du nombre de partenaires sexuels qu'elle a connues : « (...) quand j'avais eu la discussion à Bruxelles avec des copines qui elles n'avaient eu qu'un seul copain et qui donc n'avaient eu qu'une seule relation, quand une autre copine et moi on disait qu'on en avait eu 4 elles étaient là : "Mon Dieu, mais c'est énorme ! Et vous êtes toute jeune ! " Parce qu'elles n'en n'avaient eu qu'un. Enfin, en avaient eu un, il n'y a pas de « que », il n'y a pas de nombre à avoir... Sur leurs échelles à elles, c'était déjà beaucoup donc je sais que c'est une question de point de vue et je sais que ça dépend de nouveau en présence de qui on se trouve, si on va l'augmenter ou le diminuer. »

Dans les deux cas ci-dessus, ce sont des amies relativement proches qui posent un jugement. On le voit chez Aliénor, la confrontation la pousse à se remettre en question. La notion « d'échelle personnelle » utilisée par Adélaïde est intéressante, car elle propose une certaine évaluation autocentrée d'un phénomène social. Le fait que certaines filles comparent le nombre de leurs partenaires sexuelles en prenant comme référence leurs propres expériences permet de penser qu'en fonction des trajectoires amoureuses et sexuelles des groupes de pairs, les jeunes femmes seront plus ou moins jugées.

Pour d'autres, l'insulte est liée à une tenue vestimentaire particulière, comme pour Marguerite, qui la modifiera au nom de la bienséance et dans le cas où les remarques peuvent avoir une influence négative sur son compagnon : « Après c'est vrai que si on a, c'est vrai que moi j'ai déjà eu des commentaires sur des décolletés un peu trop plongeants, c'est vrai qu'après on se demande si c'est adapté ou pas adapté... Ca peut l'être si par exemple, comme je te dis, il y en a où je suis pas particulièrement à l'aise, j'aime bien, mais si je me prends 3 fois de suite le commentaire que c'est très plongeant... Bon ben je vais faire l'effort de mettre un petit top en dessous pour la bienséance envers les autres personnes. » Ou encore : « C'est directement moi qui assume, donc je lui dis si oui ou non, si je suis d'accord ou pas d'accord... Et de toute façon, tais-toi. Mais par rapport à Henry, j'ai ce sentiment que voilà, j'aime pas que... À travers moi ils vont attaquer un peu Henry et ça peut le mettre mal à l'aise et ça, j'aime pas. (...) Parce que j'aime pas que ses amis pensent que je suis trop vulgaire ou que... » Ce qui est intéressant, c'est que pour Marguerite, Henry n'a rien à dire sur ce qu'elle porte. Le regard de son compagnon n'a pas d'influence sur elle, mais par contre, elle craint qu'à travers ses tenues, il puisse être la risée de ses amis. Ce qui est en jeu, ce n'est pas sa réputation de femme, mais sa réputation en tant que « compagne d'Henry ».

La crainte de la vulgarité renvoie au personnage de la putain qui n'est pas assez bien pour un homme convenable. Cela nous évoque une époque pas si lointaine où la femme, en privé, pouvait être qui elle voulait, mais en public était reconnue comme « la compagne de » et se devait de tenir un certain rang. Cependant pour Adélaïde, les remarques reçues d'amies concernant des vêtements courts qu'elle portait il y a quelques années n'ont pas eu d'impact. Elle explique cela par une confiance en elle et en son corps, qui lui permettait d'assumer ses tenues. Le slut-shaming aura alors une influence sur les tenues de Marguerite, qui craint pour la réputation d'Henry, alors que Adélaïde, confiante en son corps, ne sera pas touchée.

b) Nos interviewées participant au slut-shaming

Nous reprenons le même extrait d'Aliénor victime de slut-shaming ci-dessous, en analysant ce qu'elle dit d'une jeune fille : « Euh... on était avec des amis, plusieurs amis au resto et je parlais en disant "Celle-là, on a travaillé ensemble, elle a une mauvaise réputation ! (...) Elle a un peu une réputation de chaudasse", j'ai dit. "Ah ben c'est un peu comme toi ! " » Cet extrait montre très bien l'ambivalence dans les discours des jeunes femmes que nous avons interviewées : elles utilisent les insultes et les critiques pour d'autres femmes, mais en même temps, sont conscientes d'être susceptibles de se retrouver dans la situation de la personne insultée. Elles scient ainsi la branche sur laquelle elles sont assises, comme l'explique Clémence : « Parce que quand t'es une fille et que tu dis ça d'une autre fille, je pense que tu réfléchis pas de trop parce que si t'étais dans la situation, je pense que tu ne penserais pas ça de toi. C'est un peu bizarre, je dis.» Marie va plus loin, amenant une réflexion plus sociétale : « C'est assez énervant, ça [la tenue d'aguicheuse justifiant un viol] n'a strictement rien à voir et ça montre encore l'état, comment les hommes peuvent penser actuellement ! Mais je suis sûre que si on demande aux femmes, il y en a plein qui répondraient la même chose ! (...) Ça montre l'état de la société actuelle, mais que les femmes peuvent penser le même alors que ça les concerne elles ! Et que c'est pas forcément plus évolué dans les têtes des femmes...»

Souvent au cours de l'interview, les jeunes femmes ont souligné leurs incohérences concernant le personnage de la « salope », susceptible d'être leurs copines ou elle-même. Plusieurs ont fait référence à un contexte macro pour expliquer leur propos. Adélaïde par exemple : « Parce que j'ai l'impression que c'est hyper fort inculqué comme ça. Que c'est genre toujours la faute de la fille, mais ça c'est souvent. C'est un biais, non de dire que c'est de

la faute de la victime ? Trouver des défauts à la victime... Et genre, les gens essaient de se trouver des excuses et vont dire que s'il lui est arrivé ça, c'est sans doute sa faute, mais c'est n'importe quoi. Maintenant, c'est vrai que ce sont des excuses qu'on entend souvent... Mais même on a le réflexe de se dire "Ah, cette fille là s'est fait agresser, ben fallait pas." Enfin même moi, si j'entendais qu'il y a une fille qui s'habille court qui s'est fait mettre une main au cul par exemple je vais me dire "En même temps elle est habillée court donc..." Alors qu'elle a juste pas à se prendre des mains au cul quoi ! » Aliénor remarque le même fonctionnement dans son cercle d'amies, mais ajoute une notion qui nous semble importante : celle du contexte micro. En effet, elle souligne l'importance de comprendre le contexte qui amène l'individu à poser certains actes et à avoir des discours particuliers : « Parce que oui, sinon, moi on pourrait me traiter de pute, les gens qui ne me connaissent pas et y en a qui pourraient dire. Moi je pourrais dire à une de mes amies "Ben elle a fait ça, à ce moment-là, alors c'est une trainée." Alors que pas du tout euh... Ça s'est passé à une époque de sa vie, à un moment très précis, dans des circonstances particulières, elle l'a fait en toute conscience en étant tout à fait honnête avec elle-même. Et moi pareil, enfin, je l'ai fait... C'est un contexte, des rencontres, des moments comme ça et personne n'a le droit de juger ça ! Sauf que l'être humain juge par nature, je pense vraiment que c'est par nature. Du coup oui, j'aurais tendance à traiter quelqu'un de pute alors que je la connais pas. »

Nos interviewées ont tendance à critiquer les tenues des femmes qui les entourent, qu'elles les connaissent ou non. Elles se posent en gardiennes des apparences et de la réputation pour leurs amies. Comme avec Marie, au sujet de la tenue de Marion : « Mais si c'était vraiment trop osé, mais que la première fois je l'ai laissé faire, c'est que c'était... Que ça passait ! » Dans la mise en situation n°2 où Marion se fait traiter de salope, alors qu'elle porte une robe considérée comme courte, nous avons précisé aux interviewées qu'elles étaient présentes lors de l'achat de la robe. On remarque que le contrôle se fait également dans ce type de situation : « Si j'étais avec elle quand elle a acheté sa robe, je pense que ça ne doit pas être une robe de salope parce que logiquement si j'avais vraiment été là, je lui aurais dit, si elle avait acheté une robe de salope. » (Clémence) ou encore : « Ben alors déjà, je lui dirais que si on a acheté la robe ensemble c'est qu'on la jugeait justement correcte et que ça faisait pas trop, justement vulgaire... » (Isabelle). Marguerite et Agnès vont plutôt donner leur avis sur la robe, comme une mise en garde, mais laisser leur amie la porter si elle se sent bien dedans. Il y a une sorte de responsabilisation, comme avec Marguerite et son amie : « En toute... oui je lui aurais dit ce que je pensais de la robe, en

toute amitié, sans jugement pour la personne "Voilà moi je trouve que c'est trop court, maintenant, c'est toi qui vois, c'est toi qui la portes. " »

c) Les hommes participent au slut-shaming

Toutes nos interviewées ont mentionné d'une façon ou d'une autre le rôle joué par les hommes dans le slut-shaming. Aliénor explique que ses amis trouvent que ses nouvelles lunettes lui donnent un air de salope avant de préciser que c'est bien pour une fille. Marie rapporte la façon qu'ont ses amis d'apostropher des amies en les appelant « salope » : « (...) soi-disant pour rire, mais bon pour rire, à un moment, ça fait bizarre et ce n'est pas... » Adèle souligne l'ambivalence dans les propos de ses ex-petits-copains qui voulaient qu'elle porte des vêtements assez courts pour la mettre en valeur, mais pas trop pour ne pas trop attirer le regard. Elle explique ce phénomène par la volonté des hommes à être enviés par d'autres hommes, ce qui ne les empêche pas de vouloir aussi garder pour eux leur compagne. Ils l'incitent à montrer assez pour susciter l'envie, mais pas de trop pour se garder le privilège de tout le corps. Cette idée est relayée par Adélaïde : « Après, ils les [les filles] traitent de salopes, mais ils aiment bien, ouais quand j'entends des mecs faire des remarques sur des filles, c'est pas que ça les dérange ou quoi. Mais c'est vrai que ça [les filles] reste un bout de viande. » Aliénor et Marie insistent, quant à elles, sur ce que nous appelons la protection de la bande : c'est-à-dire que pour elles, les hommes ont tendance à minimiser ou féliciter leurs amis qui trompent leur petite-copine (dans le cas d'une relation de couple légitime) alors que les filles vont juger leurs amies. On retrouve chez Agnès cette double désapprobation de la gent féminine, venant aussi bien des hommes que des femmes : « Maintenant si c'est une fille, qui comme je dis, fait l'erreur, les garçons et les filles vont dire que c'est une pute. Maintenant si c'est le garçon qui fait l'erreur, la fille va le traiter de pute, mais je ne pense pas que les garçons le traiteront, tu vois ? Les filles c'est les mecs et les filles qui les traitent, mais entre hommes, j'ai jamais vu quasi... "Il a fait la pute" quoi ! » Adèle met la lumière sur un phénomène de non-reconnaissance de soi-même comme victime dans le cas d'un viol, qui est dû entre autres, selon elle, à la grande valeur donnée aux avis masculins : « Si la victime se reconnaît comme victime, parce qu'il y a plein de victimes qui, parce que dans la parole du mec il va dire que c'est elle qui l'a cherché... "Tu l'as voulu : tu t'excites et puis tu mets un non. Donc non, faut assumer. " Donc là, les filles vont se mettre à penser que c'est leur faute. (...) Ca, ça en vient à en faire à penser aux filles elles-mêmes qu'elles l'ont mérité et elles-mêmes à pas se rendre compte que c'était un viol...»

1.3 [Réaction contre le slut-shaming ?](#)

Nous avons relevé de nombreuses prises de conscience des mécanismes de contrôle socio-sexuel, mais ceux-ci restent à l'état de constat et n'aboutissent pas (encore ?) à une action concrète. Agnès justifie la « soumission » des femmes par la peur des conséquences : « Mais euh, oui maintenant on est dans un monde où on juge vite et on critique sans savoir, même si la voisine elle a fait ça, au final on est même pas au courant de l'histoire... Le seul truc qu'on entend c'est " ah, c'est une salope ", mais on ne sait pas les contextes, on ne sait pas... Faut déjà oser dire, c'est ça faut oser dire, oser dire ce qu'on pense, c'est vrai que c'est pas toujours... On a toujours peur des répercussions quoi. »

1.4 [Eva Illouz, un éclairage particulier](#)

L'hypothèse selon laquelle les femmes participent au slut-shaming tend à se vérifier. Qu'elles en aient été victimes ou non, les femmes continuent ce processus entre elles. Les hommes y participent également et leurs jugements semblent peser plus lourdement. Les femmes, bien que conscientes des répercussions négatives sur leurs vies et leurs libertés, poursuivent sur cette voie.

Nous aimerions apporter un nouvel éclairage à ce phénomène, en nous basant sur l'ouvrage de la sociologue israélienne, Eva Illouz « Pourquoi l'amour fait mal », qui développe une analogie entre les rapports hommes/femmes et les rapports économiques. En effet, dans plusieurs entretiens, les jeunes femmes ont utilisé des mots relatifs au commerce pour qualifier les relations hommes/femmes. Pour Illouz, le capitalisme s'infiltré dans les relations amoureuses en en modifiant les critères de sélection : aujourd'hui, la recherche d'un partenaire se fait selon le cœur et non plus au nom d'une reproduction économique et sociale. Mais ce libre choix sous-entend une nouvelle responsabilité individuelle, qui rend alors responsable l'individu de la réussite de son union. Selon elle, nous sommes passés d'une écologie du choix basée sur des rôles sociaux à une économie du choix basé sur un marché amoureux et la domination sociale, économique et politique des femmes se retrouve étendue à une nouvelle domination affective. Illouz considère que les hommes ont un marché plus large et ont une technique d'investissement différente des femmes, ce qui leur confère une place privilégiée sur le marché amoureux. En effet, ceux-ci seraient dans une stratégie de cumuls et d'exercice de leur virilité contrairement aux femmes, dont la stratégie se

baserait sur l'engagement et le mariage, ce qui les pousserait à adopter une position de faiblesse par rapport aux hommes.

Certains aspects du slut-shaming entre filles peuvent être compris par la théorie d'Illouz : en pointant du doigt la « salope », les femmes soulignent leurs places privilégiées sur l'échiquier du marché amoureux : « Enfin, c'est vrai qu'il y a des filles qui rentrent un peu dans ce jeu là aussi... Mais bon, je pense que les filles c'est un peu plus pour se tirer dans les pattes, tu vois ? Qu'au final elles s'en foutent, mais que c'est plus utiliser des trucs qui vont blesser quoi. » (Adèle) Pour Blanche, le jugement est « une façon aussi je pense de comprendre la vie et de se situer par rapport à soi et en comparaison avec les autres et se disant : "Ben si je lui mets cette étiquette-là, elle je lui mets cette étiquette-là et moi, dans quelle case je me trouve ? " C'est peut-être pas de façon aussi consciente et nette que ça, mais je pense que c'est comme ça que... Ca a une utilité le jugement, je pense. » Cela rejoint ce que nous avons mis en évidence dans la revue de littérature : le rôle repoussoir, mais aussi de rehaussement social et moral du stigmaté (McIntosh, 1968 ; Pheterson, 2001).

De temps à autre, la discréditation est essentialisée et devient typiquement féminine, comme pour Agnès : « Bah, les filles sont fort mesquines aussi, elles aiment bien critiquer... Les garçons, je crois qu'ils s'en foutent plus, ce sont des histoires qui ne les intéressent pas quoi. (...) Tandis que les filles, elles se traitent dans le dos, mais en face elles ne disent rien quoi. » On en trouve encore comme pour Adélaïde : « Mais c'est vrai que les filles entre elles sont pires parfois j'ai l'impression. Peut-être qu'elles voient une sorte de rivalité, je sais pas. Il y a quand même... Après je pense que c'est aussi un truc de meuf de toujours regarder les fringues des autres. (...) Mais c'est aussi à cause de ce qu'on s'inflige à nous, parce que si on se dit "elle s'habille comme une salope, c'est beaucoup trop court", c'est parce qu'aussi, nous on le ferait pas. Et on le ferait pas pourquoi, parce qu'on a pas envie qu'on nous traite de salope. »

2. L'autonomie relationnelle est un élément susceptible d'entraîner le slut-shaming

Dans un premier temps, nous nous penchons sur les facteurs cautionnant l'autonomie relationnelle, selon nos participantes, avant de développer les deux sous-hypothèses : la première est que l'activité sexuelle hors couple légitime constitue un élément susceptible d'entraîner le slut-shaming et la seconde est que le double standard sexuel

reste présent dans les mentalités. Nous terminons avec la place laissée à une réaction au slut-shaming ainsi qu'avec le retour sur notre hypothèse.

Lorsque nous avons demandé à nos interviewées ce qu'elles répondraient à Marion, dont le futur petit-copain s'inquiète des rumeurs qui lui prêtent de nombreux partenaires sexuels, elles nous répondent toutes que Marion ne doit pas avoir honte de ce qu'elle a fait quand elle était célibataire. Cet extrait d'Adélaïde résume bien le point de vue partagé : « Moi je lui dirais d'être honnête et de dire ce qu'elle a fait. Je lui dis d'être honnête parce qu'elle a pas à avoir honte de ce qu'elle a fait. Elle a le droit de s'amuser et lui il se sera sans doute aussi amusé quand il était célibataire. »

Cependant, il serait faux de croire à une tolérance totale à l'autonomie relationnelle chez nos interviewées. En effet, des ambivalences sont apparues au fil des discours, lorsque l'entretien les amenait en dehors des histoires de Marion. Ces ambivalences nous ont permis de dresser le tableau de ce que nous nommons une « autonomie relationnelle acceptable », élaborée sur base des réponses récoltées dans les entretiens. Quand nous parlons d'autonomie relationnelle, nous faisons référence à une personne qui n'est pas impliquée dans une relation amoureuse officielle et légitime. Selon nos participantes, pour savoir si une autonomie relationnelle est acceptable il faut s'arrêter sur trois éléments : tout d'abord, la motivation du rapport sexuel, ensuite les partenaires avec qui ont lieu les rapports sexuels, également la relation entre les deux protagonistes et enfin la succession des relations.

a) Les motivations du rapport sexuel

Pour nos interviewées, la raison pour laquelle Marion a eu plusieurs partenaires est liée à une volonté de s'amuser (ce que nous laissons entendre dans notre questionnaire) et cela ne semble pas poser de problème. Cependant, nous remarquons qu'elles poussent toutes Marion à justifier ses agissements et de les décrire comme « passagers ». Cette posture ressemble à une défense de l'intégrité de Marion. En effet, elle a fait ça « avant de rencontrer Matthieu », elle « voulait s'amuser », c'était une « période » de sa vie. Le fait d'ancrer les agissements de Marion dans un certain cadre (temporel et moral) permet de la présenter à Matthieu tout d'abord comme une femme « libre », mais surtout une femme qui est capable de se ranger s'il le faut. Cet extrait d'Aliénor souligne bien cela : « Je dirais « Ben oui, ça s'est passé, mais ça ne veut pas dire que je fais ça

comme ça toutes les semaines, que je couche avec n'importe qui, n'importe quand et que ce n'est pas pour ça que je ferai la même chose avec toi, que je vais te prendre et te jeter... » Isabelle va plus loin : pour elle, une fille qui a un rapport sexuel sans motivation relationnelle sera une fille facile : « c'est une fille qui va écartier ses jambes juste parce qu'on lui a fait un compliment à deux balles, une fille qui n'a rien dans le cerveau et qu'on a dans son lit parce qu'elle ne réfléchit pas et qu'elle va donner son corps facilement juste pour avoir l'attention de l'autre ou... » Dans cet extrait on retrouve l'importance d'une sexualité relationnelle, qui demande une raison supérieure à la l'envie, pour avoir une relation sexuelle. Bien qu'Aliénor nous propose une réflexion sur la sexualité récréative, celle-ci se cantonne également dans un contexte situationnel et particulier, ne pouvant être déployée comme mode de vie à long terme. Et si ces conditions sont outrepassées, c'est certainement, selon nos participantes, le signe d'un malaise chez la femme qui jouit d'une autonomie relationnelle. Comme pour Isabelle : « Mais malheureusement, ce ne sera pas pour un sentiment de bien être intérieur, un bien-être personnel. Et c'est peut-être pour moi des personnes qui ne respectent pas assez leur corps, peut-être pas autant de dignité pour leur corps que toi et moi, tu vois ? » La question de la dignité du corps rappelle d'une certaine façon le lien entre la prostitution et le corps. Constance la rejoint : « Et donc c'était peut... Et en même temps je me dis qu'il y a peut être des filles qui sont, j'ai dit salopes, mais c'est peut être des filles qui sont pas toujours, enfin qui se trouvent pas ou qui n'arrivent pas non plus à être bien avec elles-mêmes et qui fait qu'elles enchaînent. »

b) Les partenaires sexuels

Les participantes partagent une règle d'or à respecter pour ne pas devenir une salope : il est interdit d'avoir des rapports sexuels avec une personne en couple. Adélaïde l'illustre dans cet échange : « Sophie : Ok, mais alors, c'est quoi un comportement de salope ? Adélaïde : C'est quelqu'un qui est peut-être trop aguicheuse avec des mecs... Par exemple des mecs en couple ou quoi. Je trouve qu'il y a des filles qui sont un peu trop avenantes avec des mecs et que ça ne se fait pas. Sophie : Parce qu'ils sont en couple ? Adélaïde : Ouais parce que le mec est en couple. Si elle fait ça avec n'importe qui je m'en fous. Mais c'est vrai que... »

c) La relation entre les deux protagonistes

Selon nos participantes, la relation entre les deux protagonistes est censée se cantonner aux rapports sexuels, correspondant alors à une sexualité récréative.

Si c'est une relation sérieuse qui est souhaitée, il faut alors qu'il y ait des sentiments entre les deux individus. Comme Rozala l'explique au sujet de l'application de rencontre Tinder, connotée « plan cul » : « Les vraies relations, sur Tinder, je ne pense pas qu'il y en a qui... Qui naissent... » et pour qui quand les sentiments apparaissent, il faut être sérieux : « Moi, je lui dirais de dire la vérité, parce que ça sert à rien de cacher les choses. Et si elle veut quelque chose de sérieux avec ce type, qu'elle le lui dise clairement, qu'elle était en couple pendant un an, qu'elle voulait juste s'amuser et que maintenant, elle a vraiment eu un coup de cœur pour ce gars-là... » Pour Agnès, le temps investi dans la relation est une preuve de sérieux : « C'est pour ça qu'elle a pas foncé, entre guillemets, tête baissée et qu'elle veut prendre son temps avec lui. Et que c'est différent avec lui qu'avec les autres garçons »

d) La succession des relations

Constance revient sur la succession des relations : « je pense effectivement qu'une nana qui a enchaîné ça peut faire peur aux mecs, qu'un mec qui a eu plein de nanas, ça veut dire qu'il est bon. Et ça fait peut être aussi plus référence, enfin je sais rien, mais à sa virilité et puis son endurance sexuelle, qu'une nana ça fait un peu trop "fille facile". » La pérennité d'une relation est alors gage de sérieux : « (...) je pense que tu étais quand même socialement vite considéré comme quelqu'un de sérieux si ta relation elle fonctionnait. Et au plus tôt tu avais une relation, au plus c'était entre guillemets comme sérieux ». La normalisation sous-entend des codes et des règles à respecter qui permettent de classer ce qui est cautionné ou non.

Dans le cas de l'accès à l'autonomie relationnelle, l'étiquette de salope reste une menace si on s'éloigne des 4 principes que nous venons de reprendre, comme en témoigne Aliénor : « C'est pas bien hein, mais je pense, et c'est pareil pour un mec, c'est quelqu'un [une pute] qui va coucher avec tout le monde, une fille qui va en avoir rien à faire que le mec lui plaise ou non et qui va aller coucher... Enfin je me suis déjà traitée de pute moi même, mais oui, qui le lendemain va ... Quelqu'un qui couche avec n'importe qui. »

2.1 L'activité sexuelle hors couple légitime est un élément susceptible d'entraîner le slut-shaming

Nous avons questionné nos participantes sur leur connaissance des termes « plan cul » et « coup d'un soir » et deux groupes se distinguent : celles qui vivent (ou ont vécu) dans une ville universitaire (Louvain-La-Neuve ou Bruxelles) qui utilisent assez régulièrement ces termes avec leurs amis et les autres qui en devinent la signification

sans réellement l'utiliser. Parmi celles-ci (elles sont 3), 2 ont plus de 25 ans et justifient cette méconnaissance par leur âge et leur entourage, comme Isabelle : « Moi j'arrive dans une tranche d'âge où mes copines sont toutes en couple avec des enfants, donc je suis un peu en dehors... » Adèle pense que ce sont des pratiques plus acceptées actuellement, ce qui permettrait de comprendre la différence entre nos deux groupes : « Je pense que de plus en plus les filles en parlent, qu'avant, ouais c'était peut être plus, gênant de dire. Enfin, une fille n'aurait jamais dit, enfin je pense il y a 5 ans, j'aurais jamais entendu une fille dire : « ouais j'ai un plan cul », alors que maintenant c'est limite un peu à la mode. » Ce qui nous semble intéressant dans ces propos, c'est que la sexualité dite « récréative » semble inhérente à une tranche d'âge particulière, mais aussi à un contexte particulier. En effet, aussi bien Adèle que Clémence sous-entendent que ces pratiques sont nouvelles (ou en tout cas, on les assume depuis peu) et concernent plus particulièrement les 20 – 25 ans. C'est le fait que ce sont les jeunes femmes évoluant (ou ayant évolué) dans des villes étudiantes qui nous pousse à croire à un ou plusieurs facilitateur(s) situationnel(s) : le nombre de partenaires potentiels plus élevé, la condition étudiante plus flexible au niveau du temps, les soirées plus nombreuses et souvent propices aux coups d'un soir...

Aliénor propose une distinction intéressante entre ce qu'elle appelle « une relation non conventionnelle » (et que nous appelons le plan cul) et le coup d'un soir. Elle utilise cette qualification, car elle « (...) trouve que ça fait vulgaire et euh... Ça fait vraiment, on se voit juste pour baiser et il n'y a rien après. » Pour elle, « un coup d'un soir ça, c'est purement sexuel, tu vas pas commencer à envoyer un message à la personne le lendemain pour la revoir, pour voir si elle va bien machin machin alors qu'on va dire, ton mot plan cul, il y a plus... C'est plus que seulement coucher avec la personne, tu partages quand même, tu le revois, tu discutes... Ne fut-ce que pour planifier, donc il y a quand même des éléments de la vie... » Elle concède une notion affective au plan cul/relation non conventionnelle, qui dépasse la définition purement sexuelle. D'ailleurs, lorsqu'elle comptabilise ses partenaires sexuels, elle effectue un tri : « Alors que je ne devrais pas le faire, mais c'est toujours en fonction de ma perception de la relation. Parce que pour moi, il y en a qui ne comptent pas du tout, que je n'ai pas envie de compter, donc voilà. » On retrouve à nouveau, l'idée d'une dimension supérieure à l'acte purement sexuel qui permet de différencier les relations sexuelles qui comptent et les autres. Berthe appuie sur le côté « pas sérieux » du plan cul : « (...) j'en ai qui sont moins sérieuses que d'autres et ces copines-là oui. Elles n'ont même pas encore de

situation sérieuse maintenant et je te dis, quand on sort, c'est pour dire "Oh, ce mec-là est beau et je vais me le faire et voilà ! " ».

2.2 Le double standard sexuel est encore présent aujourd'hui et participe au slut-shaming.

Nous avons utilisé dans notre questionnaire la donnée suivante : « les hommes ont tendance à déclarer plus de partenaires sexuels qu'ils ont eus réellement ». Pour la majorité de nos interviewées, ce phénomène est connu : elles n'ont pas semblé étonnées et ont émis des hypothèses sur le phénomène inverse chez les femmes, comme l'explique Blanche : « Ca me surprend pas dans les deux cas parce que dans les hommes, c'est très valorisé d'avoir plusieurs conquêtes et pour les femmes inversement, c'est négativement connoté parce qu'il y a cette étiquette de salope qui est jamais très loin quoi. » Cependant, Clémence et Isabelle ne semblent pas d'accord avec cette réalité : « Euh, je pense que c'est tout à fait vrai. Mais je me demande si les filles ne font pas pareil. Oui alors peut-être qu'avant les filles n'osaient pas, mais je pense qu'aujourd'hui, les filles auraient tendance à faire pareil ou si elles n'augmentent pas, elles vont pas diminuer. Je pense qu'avant, une fille aurait plutôt sous-estimé que maintenant elle va être honnête. Si c'est 8, c'est 8 et ce sera pas 5. » (Isabelle)

La connaissance spontanée du double standard sexuel chez nos participantes (qui ne le nomme pas de cette façon) indique sa présence possible dans la société. Toutefois, malgré la conscience de cette réalité, la majorité de nos interviewées souhaitent garder un chiffre qui serait « convenable » comme Agnès : « Non j'avoue que j'ai pas honte ou quoi ou caisse... Maintenant voilà, j'en ai pas eu 30 donc... Maintenant si j'en avais eu beaucoup, peut être que je dirais pas toute la vérité oui... À diminuer, mais comme j'en ai pas eu 30, ça ne me pose pas de problème. » Ou encore Adélaïde : « Je pense que si... Moi j'ai pas eu beaucoup de partenaires, enfin, dans mon échelle à moi-même je trouve que je n'ai pas eu beaucoup de partenaires, mais je sais que si j'en avais eu beaucoup, ça me gênerait. » À notre question : « Dans quel contexte as-tu ou pourrais-tu déclarer un autre chiffre que le tien ? » La réponse est toujours là même pour nos participantes : « Ah oui, justement aussi pour pas se faire traiter de salope ou autre. La peur du jugement, encore... » (Agnès) ; « Je pense que j'assumais pas ou j'avais peur du jugement... Ouais, qu'on pouvait dire que je suis une fille facile. Maintenant... Moi j'ai eu que des longues relations, donc j'ai pas eu l'occasion de coucher avec plein de personnes. Mais malgré tout, je diminuais quand même. C'est bizarre hein ? J'avais vraiment pas envie de me faire critiquer. » (Isabelle) ; « Oui oui, je me suis déjà

retrouvée dans cette situation et je me suis fait juger par mes copines, parce qu'après une histoire compliquée, j'avais aussi été voir ailleurs plusieurs fois et on m'a quand même fait la réflexion "Ah ben c'est quand même beaucoup" ! C'est une copine qui m'a dit ça... Donc euh... Je fais "Ben ok", je me suis sentie hyper fort jugée et je me suis dit : "j'ai fait quelque chose de mal, j'aurais jamais dû faire ça... Ça va me mettre une réputation..." (Aliénor) ; « Mais je suppose que la tendance est comme aussi parce que les femmes, on a tendance à leur dire aussi que si elles ont mille partenaires sexuels, ce sont des salopes. Donc je suppose que quand on leur pose la question, elles ont tendance à descendre leur chiffre pour éviter les remarques déplacées. » (Clémence) ; « Oui ça m'est arrivé, je l'augmente pas, je l'augmente jamais. Mais le diminuer, ça ouais, ça m'est déjà arrivé en fonction de... Je veux dire, tu le sens aussi, à la personne qui est en face de toi : ce que tu peux dire et pas dire. » (Marguerite) ... On le voit, la crainte du jugement reste très présente chez ces jeunes femmes, ce qui semble motiver leur fausse déclaration.

La puissance de cette peur interfère sur les relations des jeunes femmes, jusqu'à les conditionner, comme pour Aliénor : « J'ai eu une période avec plusieurs garçons, certains j'étais en soirée et j'assume parce que voilà... Et après j'y réfléchis je me suis dit : "J'étais mal à ce moment-là, j'avais besoin de savoir de savoir que je plaisais. " Donc je l'ai fait, pas de soucis. Après ceux-là je me suis dit : "Mais en fait, j'ai pas envie de faire ça, ça me plaît pas ! Je prends pas de plaisir... Ça m'apporte rien, à part faire monter mon chiffre" Tu vois ? Je me suis dit : "j'ai pas du tout envie de faire monter mon chiffre", c'est un peu bizarre de dire ça, mais j'ai pas envie qu'on me demande : "Et tu as eu combien de partenaires ? " Et que je doive répondre un chiffre élevé. » Elle donne deux explications à son changement de comportement : tout d'abord elle n'éprouvait plus de plaisir dans ces relations éphémères. Ensuite, elle considère que la seule chose que peut apporter ce mode de vie est l'augmentation du nombre de ses partenaires sexuels, ce qui semble poser un réel problème pour elle.

Nous remarquons à nouveau l'ambivalence dans les discours recueillis. En effet, les jeunes femmes font souvent preuve d'une réflexion sur les mécanismes qui les briment, comme Adèle : « Ben j'en pense que ça reflète bien le gros problème qu'il y a dans la société que les mecs c'est la grande classe s'ils ont baisé 50 meufs et que les filles... doivent avoir eu 2-3 partenaires pour être encore correctes et bien vu. Alors qu'au final je vois même pas d'où elle vient cette connerie-là. » Cependant, pour Adélaïde, les hommes subissent une « pression sociale qui fait qu'ils ont l'impression qu'ils doivent avoir couché avec plein de filles

pour être intéressants et virils, alors que c'est débile. (...) Mais pour revenir à la pression sociale, c'est plus une pression masculine que féminine selon moi. » Rozala poursuit sur l'idée de la pression sociale, mais cette fois-ci provoquée par les femmes : « Et euh, je pense que les garçons pensent qu'on pense que plus ils vont dire qu'ils ont eu de partenaires, plus ils vont attirer les femmes. En mode « ils ont de l'expérience, machin, alors que... C'est de se dire : "Oh lui, il en a eu 7, moi alors, je vais en avoir 8. " » Pour Marguerite, la pression vient aussi bien des hommes : « Oui entre mecs ça me semble plus logique, parce qu'ils font les malins : "ouais, j'en ai eu autant ..." » que des femmes : « Surtout, je me souviens que mon tout premier copain je lui avais posé la question et qu'il avait augmenté son chiffre... À un mec, je comprends qu'il gonfle les chiffres, mais à une femme ? Qu'est ce que je suis censée me dire moi quand il me dit "Je m'en suis tapé 10 avant toi" ? »

2.3 Réaction contre le slut-shaming ?

Marguerite nous relate une conversation qu'elle a eue avec une de ses amies, quelques jours avant notre rencontre : « Et c'est drôle parce que j'en parlais y a pas longtemps avec une de mes copines qui disait, en fait on était à table avec les mecs, et elle disait comme ça qu'il fallait arrêter de nous prendre comme ça pour des Saintes-Nitouches parce que, voilà, on avait aussi des vies sexuelles et qu'on les assumait. Et qu'il fallait arrêter de parler des sentiments et arrêter de nous prendre avec des pincettes sur ce genre de sujet. Et je trouvais ça assez juste. On a le droit d'aimer ça aussi quoi... » Il s'agit pour nous, d'une certaine prise de conscience du potentiel agentif que les femmes possèdent. Mais il est à nouveau question de réflexion personnelle, servant à provoquer ou à interpellier les individus autour d'elle.

2.4 Retour sur l'hypothèse et des sous-hypothèses

Nous venons de le démontrer, l'autonomie relationnelle risque d'entraîner le slut-shaming. Bien que les pratiques moralement et socialement acceptables semblent avoir évolué en quelques années (en tout cas dans le contexte particulier des villes étudiantes), le jugement et surtout sa menace restent extrêmement présents dans les discours de nos participantes. Nous avons mis en avant l'ambivalence entre les discours, plus libertaires, et les pratiques, plus traditionnelles, signent d'un cadre normatif fort.

Le double standard sexuel est ancré dans la crainte du jugement, la peur de passer pour une « fille facile ». Si nous croisons les items dégagés par Crawford et Popp en 2003 dans leur revue de la littérature sur le double standard sexuel avec nos entretiens qui ont eu lieu presque 15 ans plus tard, nous retrouvons une certaine corrélation. Notamment

au sujet de la perception négative quand elles ont plusieurs partenaires sexuels, à l'inverse des hommes et de la distinction, chez les hommes entre la Madone et la Putain. De plus, nous avons retrouvé les résultats de Clair, qui expliquait l'importance du sentiment amoureux quand on est en couple et qui permet de légitimer les rapports sexuels (Clair, 2012).

Blanche soutient que même si le phénomène du double standard sexuel se définit différemment et que ses conséquences sont autres, il peut également être douloureux pour les hommes : « Et pour ça je trouve que les gars, ils sont aussi, ils sont aussi jugés parce qu'un gars qui va avoir un nombre de partenaires moins important que celui de ses camarades, je pense aussi qu'il va se faire juger, je pense aussi qu'il va peut être subir des moqueries ou des... Ce sera peut être pas de la même façon, parce que l'étiquette salope, c'est une étiquette qui envoie du lourd quand même, mais ce sera aussi... » Le double standard provoque plusieurs réactions chez nos interviewées comme la peur de ne pas être à la hauteur d'un homme qui a eu plusieurs partenaires, comme Aliénor qui craint que « si c'est pas assez bien, qu'il se lasse et aille voir ailleurs. » Elle est consciente de la concurrence qui peut exister entre les femmes et s'inquiète que ses capacités à satisfaire sexuellement son partenaire ne soient pas assez bonnes. Mais alors, comment combiner une « expertise » sexuelle à un chiffre « convenable » ? C'est ce que soulève Marguerite : « Ce que j'aime pas avec les mecs c'est qu'ils veulent qu'on soit des vraies salopes au pieu, mais qu'on ressemble à des saintes-nitouches. » Le spectre de la Madone et la Putain reste vif dans l'esprit des jeunes femmes, qui ne savent plus très bien à quel saint se vouer : Dionysos et le plaisir ou Athéna et la sagesse ?

3. Les vêtements sont des éléments susceptibles d'entraîner le slut-shaming

Tout d'abord, nous proposons de revenir sur les éléments saillants de nos entretiens au sujet des tenues vestimentaires, c'est-à-dire les notions de vulgaire et de responsabilisation des femmes. Ensuite, nous abordons notre sous-hypothèse qui prétend que les tenues sont acceptables en fonction de leur contexte et de l'âge des femmes. Et enfin, nous terminons avec les possibles réactions au slut-shaming et le retour sur notre hypothèse.

Nos interviewées ont réagi de deux façons différentes au sujet de l'enquête établie par la commission européenne et qui révèle que 16% des hommes belges estiment que si les femmes sont habillées de façon aguichante, le viol n'est pas problématique. La première réaction a été la colère : « « Non, mais ça, c'est n'importe quoi ! Pour moi, elle s'habille comme elle veut, c'est pas parce que, ce n'est pas son corps qu'y doit dire : "Ben celle-là, on voit un bout de son ventre, alors je vais la violer ! ", Mais ça n'a rien à voir ! Les femmes peuvent s'habiller comme elles veulent, ce n'est pas ça qui doit déterminer la pulsion sexuelle de l'homme-là ; non pour moi, ça n'a rien à voir ! » (Rozala). La seconde a été le fatalisme, les participantes semblent désabusées : « Oui bon, je trouve qu'il y a tellement rien à dire, tellement c'est débile (rire) » (Marie) ; « Ouais... J'ai même pas de mots pour ça, parce que... parce que... ça n'a pas de sens pour moi, ça n'a pas de sens. Si tu n'arrives pas à comprendre le mot "non"... » (Aliénor)

Ce qui ressort de cette enquête, et que Adèle avait assez bien décrit plus haut⁸⁹, c'est la responsabilité qu'on donne aux filles, via le choix de leurs vêtements comme le souligne Agnès : « C'est vrai que ça fait toujours... Ca te trotte dans la tête quand on te siffle comme ça dans la rue, en plus que quelqu'un te dit quelque chose de négatif sur ta tenue... » Aliénor exprime bien la remise en question qui suit l'interpellation : « Enfin moi c'était une robe et tu te fais siffler parce que t'es en robe et en talons et tout à coup, tu te dis : "Ben pourquoi je me fais siffler là ? Y a un problème avec ma tenue ? " Même si je sais que non, que ma tenue est tout à fait normale, mais tu te dis quand même... t'es un peu mal à l'aise du fait que... Est-ce que c'est trop court, est-ce que j'ai provoqué... Est-ce que j'ai provoqué ça ? Est-ce que c'est ma faute ? Machin machin, tu te poses quand même pas mal de questions et ça te... enfin moi je me suis déjà sentie mal à l'aise par rapport à la façon dont j'étais habillée. » Cette capitulation est également vécue par Adélaïde : pour éviter que l'on puisse voir ses jambes dans le train (moyen de transport qu'elle utilise quotidiennement), elle ne porte pas de jupe.

Les réactions suivant la mise en situation de Marion qui se fait insulter, lorsqu'elle porte une robe courte et décolletée, sont d'abord la colère et ensuite la résignation. À nouveau, les jeunes femmes montrent qu'elles savent ce qu'elles encourent si elles dépassent les

⁸⁹ « Si la victime se reconnaît comme victime, parce qu'il y a plein de victimes qui, parce que dans la parole du mec il va dire que c'est elle qui l'a cherché... "Tu l'as voulu : tu m'excites et puis tu mets un non. Donc non, faut assumer. " Donc là, les filles vont se mettre à penser que c'est leur faute. (...) Ca, ça en vient à en faire à penser aux filles elles-mêmes qu'elles l'ont mérité et elles-mêmes à pas se rendre compte que c'était un viol... »

lignes de conduite établies. Et pour elles, si Marion est prête à en assumer les conséquences, elle doit maintenir son cap : « Si elle a envie de mettre sa petite robe bleue, elle la laisse. Maintenant si ça l'a gênée les critiques d'avant à ce point, qu'elle agisse en conséquence, mais c'est dommage... C'est dommage qu'elle doive changer son attitude pour ça. » (Marie) C'est à Marion à faire la balance entre l'envie de mettre sa robe et sa résilience à l'insulte : « (...) parce si c'était vraiment une robe un peu osée alors c'est vrai que c'est pas très malin de la remettre. Parce que peut être qu'elle va encore se faire traiter. Et peut-être qu'après elle va encore être triste. Moi je pense que c'est plus pour elle, après si elle, elle se sent bien dans sa robe, qu'elle la mette et si elle s'en fout de ce que les gens pensent, ben c'est très bien comme ça. Mais si elle est susceptible à ce que les gens peuvent lui dire, autant pas la mettre. » (Clémence)

Nous avons dégagé des thématiques qui revenaient dans les propos de nos participantes au sujet de la tenue vestimentaire : la distinction entre le comportement et le vêtement, la distinction entre le vêtement « vulgaire » et les autres vêtements, le jugement et enfin l'importance accordée à l'intimité.

a) Ce n'est pas le vêtement qui fait la traînée, mais le comportement

« En fait, ce n'est pas l'habit, c'est la façon de se comporter ! Si elle se respecte elle et qu'elle a envie de porter sa robe, ben qu'elle porte sa robe. Ça n'a pas d'importance... Moi, j'ai pas fait la traînée dans ma robe hein ! J'avais ma robe et je me suis très bien comportée. » Cet extrait de l'entretien d'Aliénor résume l'avis de la majorité de nos participantes. Agnès également, dans l'extrait suivant sous-entend que la tenue portée ne pose pas de problème tant qu'on ne cherche pas le contact : « Voilà, moi je dirais encore de rester comme elle est et si... Et je me répète, mais si elle se sent bien dans les vêtements qu'elle a voilà, elle a rien fait de mal, elle a pas accosté quelqu'un, elle a juste traversé la rue pour acheter du ketchup. » Quant à la bonne façon de se comporter, nos participantes la définissent en contraste avec le comportement d'aguicheuse, déjà développé plus haut.

b) Distinction entre le vêtement vulgaire et les autres vêtements

Toutes nos participantes utilisent à un moment donné le qualificatif « vulgaire » pour signifier un vêtement qui est « trop » : trop court, trop décolleté, trop découvert, trop aguicheur. Dans le Larousse, la vulgarité désigne le « caractère de quelqu'un, de quelque chose qui manque de distinction, de délicatesse, qui heurte le goût, les

bienséances »⁹⁰. Dans nos entretiens, ce terme semble dépasser sa définition première et revêt un critère de jugement puisque le vêtement vulgaire devient un signe social distinctif. Il se différencie comme ceci pour Berthe : « on pourrait dire c'est une pute quand on voit quelqu'un de vulgaire, qui est vraiment mal habillé selon nos coutumes, quand tu vois que c'est fort court ou quand justement on voit tout et que si elle était à poil, ce serait la même chose (rires). » Le vêtement vulgaire attire le regard et les remarques de la part de la gent masculine : « Je m'habille pas vraiment... Enfin j'ai pas vraiment l'impression de m'habiller d'une façon qui attire, vulgaire ou quoi » explique Marie qui n'a jamais reçu de réflexion sur ses tenues. « Et l'autre histoire avec le bal ça m'est jamais arrivé : je mets des robes assez correctes (rires). » Cette intervention de Clémence, suite à la question « Est-ce qu'il t'est déjà arrivé une situation comme Marion ? », insinue à nouveau que l'insulte est dirigée vers la personne qui porte une tenue particulière.

Isabelle apporte une autre lecture du vêtement vulgaire : « (...) ça va être la robe qui ne sera pas harmonieuse en fonction des formes du corps de la fille. Donc ça veut dire que si la fille a une grosse poitrine faut pas trop qu'on la voie, parce que ça fait très vulgaire je trouve. Maintenant si la fille a une poitrine normale entre guillemets et qu'elle met un décolleté mignon, ça passe. » Cette manière de cautionner ou non une tenue en fonction de la morphologie de la personne nous rappelle le body-shaming, qui consiste à se moquer du corps de quelqu'un, lorsqu'il ne correspond aux canons de beauté actuels. Berthe poursuit dans cette voie : « Ben justement, moi je trouve que c'est en fonction de la morphologie des gens aussi : si ça va bien, si ça ne moule pas trop, enfin... Si c'est pas vulgaire dans le sens où on voit le string et on voit tous les nénés ou... enfin ouais, pour moi c'est plus ça, une tenue qui va pas à la morphologie. »

c) « Je ne juge pas, mais moi... »

Suite à la mise en situation de la petite robe bleue de Marion⁹¹, les réactions ont été identiques : si Marion se sent à l'aise dans sa robe, si elle l'assume, c'est-à-dire si elle est prête à recevoir des critiques alors qu'elle la mette. Par la suite, les participantes, en

⁹⁰ <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/vulgarit%c3%a9/82652?q=vulgarit%c3%a9#81679>

⁹¹ Deuxième mise en situation : Marion a été au bal de sa faculté la semaine passée (l'histoire se passe trois semaines après la rupture avec Orelia). Elle t'explique qu'elle ne se sentait pas très bien et qu'elle voulait retrouver un peu de confiance en elle à cette soirée. Elle a décidé de mettre la robe bleue que vous avez achetée ensemble, celle très courte, avec un décolleté plongeant. Quand tu la revoies quelques jours après, elle t'explique, en larme, qu'elle a été agressée à la soirée par un type éméché qui l'a traité de pute. Deux semaines plus tard, elle t'accompagne à ton bal et décide de remettre la même robe. Camille, une autre de vos amies lui dit qu'elle ne trouve pas ça très malin. Marion te demande ton avis.

s'appropriant la situation, changent d'avis comme Marie : « Cette fille, oui ok, je m'habillerai pas comme ça et je trouve pas ça forcément... la bonne idée, mais... Enfin la bonne idée, au final elle fait ce qu'elle veut, mais moi je le ferai pas pour moi, parce que j'aimerais pas ! »

d) L'importance de l'intimité

La volonté de préserver son intimité peut être importante. Pour Adèle, c'est aussi important de préserver une certaine part de son intimité : « Je crois, que comme je te dis, je pense que c'est déjà par rapport aux regards qu'il pourrait y avoir : j'ai pas envie qu'on mate mon cul (rires). Mais c'est mon intimité, je vois pas pourquoi... C'est comme, c'est pareil pour les décolletés : un petit décolleté où on voit le début de tes seins, mais si le décolleté est à la limite du téton, je trouve que c'est de trop parce que les gens n'ont pas à voir ça de moi. La seule personne qui peut voir ça, c'est mon mec quoi. » Pour Agnès aussi cet aspect est primordial : « Si elle [la robe] tombe et qu'elle ne montre rien ça peut arriver, comme un joli décolleté, moi ça me choque pas, mais faut pas commencer à voir le mamelon, le téton, ça, ça va pas, il faut quand même avoir une certaine intimité, moi je trouve. »

Au-delà de la question de l'intimité, c'est également la question du public/privé qui est soulevée.

3.1 Les tenues sont acceptables en fonction du contexte

Nous avons émis comme sous-hypothèse que les tenues peuvent être acceptables en fonction du contexte dans lequel elles sont portées. En effet, on remarque une certaine tolérance dans les lieux publics, comme pour Clémence : « Les gens sont cons, honnêtement (rires). Les gens sont cons parce qu'en soi, il fait chaud, les gens sont en short, enfin c'est pas parce qu'on est à Bruxelles et pas en Provence qu'on peut pas s'habiller comme ça. » À noter que cette tolérance est acceptée sous certaines conditions. Dans le cas présent, il s'agit de fortes températures. Mais elle reste conditionnée aux règles de savoir-vivre en communauté pour Adèle : « Après ça dépend du contexte, quand t'es à la plage et que t'as un short où on voit ton cul, ben oui, t'es à la plage ! Ca va quoi. Mais tu vas au restaurant, on voit la moitié de ton cul, enfin... Pour moi c'est de l'éducation et j'ai pas envie de manger en face de tes nichons quoi. Non, mais y a des trucs ou c'est exagéré quoi et moi, ça me donne pas envie de manger quoi. Mais pareil, ça c'est pas qu'avec les meufs, moi la dernière fois, y avait un mec torse nu au bar, ben ça ne se fait pas quoi ! Tu te crois où ? Sois un peu civilisé, c'est dégueulasse ! Tu vas pas au restaurant torse nu, tu vas pas au bar torse nu. »

Pour Berthe, le fait de se rendre dans un endroit où on connaît les gens permet une plus grande liberté dans le choix des vêtements : « Mais le bal, c'est le bal de l'école donc on connaît aussi les gens normalement. Mais c'est vrai que le regard des autres... Ça fait beaucoup. Parce que les gens qu'on connaît, ils le diront peut-être moins, si y a un problème avec la tenue, ils le diront peut-être pas directement. » Berthe met également en question l'âge : « Quand t'es jeune ouais, mais après quand tu te maquilles encore comme si t'avais 20 ans, si tu t'habilles encore avec des trucs super moulants et super courts (...) Mais il y en a qui sont super courts et parfois ben voilà avec l'âge, faut accepter de vieillir je sais pas. Et adapter sa tenue à son âge. Je crois que je mettrais plus de jeans moulant, je mettrais pas des jupes de grands-mères non plus, mais... Tu sais quand tu as ta peau qui devient vieille aussi, tu mets pas des bretelles fines, fin je sais pas. »

3.2 Réaction contre le slut-shaming ?

Nous avons épinglé deux formes d'agentivité concernant le choix des vêtements.

Tout d'abord, et nous n'avons pas trouvé cet élément dans la partie concernant l'autonomie relationnelle, la considération de l'envie personnelle, comme Adélaïde l'explique : « Après c'est à Marion de voir si elle se sent bien dans sa robe ou quoi, si elle se trouve jolie dedans, elle a qu'à la mettre. Maintenant si elle se sent mal à l'aise, elle ne le met pas, mais faut pas que ce soit à cause de ce qu'on lui ait dit. Faut que ce soit pour elle tout seule. » Il s'agit ici de dépasser les remarques et de faire les choses pour soi, comme pour Marie : « Parce que ce n'est pas le comportement qu'elle doit adapter pour moi, elle est censée, je veux dire, elle n'est pas censée s'inquiéter de ce qu'un inconnu lui a dit quoi ! » Pour Rozala, le fait d'habituer les hommes et la société à des vêtements considérés comme « courts » permettrait une meilleure acceptation.

Adélaïde nous a rapporté l'histoire d'une de ses amies qui a vécu un Erasmus à Cambridge. Le Royaume-Uni est une région du monde qui semble être plus souple dans les façons de considérer les tenues vestimentaires. Adélaïde témoigne que son amie lui a fait part de son engouement pour cette façon de vivre, sans jugement porté sur sa tenue : « (...) les premières fois que Clotilde m'a raconté ça, j'étais là : "C'est trop bien ! ", mais j'ai vu ses photos et j'ai jugé et je me suis dit : "Mais mon Dieu, elles sont toutes habillées comme des salopes" enfin pas comme des salopes, mais comme des Bimbos ou quoi. Parce qu'on a pas l'habitude de voir ça ici quoi. » Cet extrait nous pousse à penser que le slut-shaming basé sur les tenues vestimentaires est associé à un contexte régional particulier, nous

permettant de croire en sa possible évolution. Nous souhaitons ajouter que cette réalité anglaise est également présente à Montréal, ce qui renforce notre dernière réflexion.

3.3 Retour sur l'hypothèse et la sous-hypothèse

Comme pour l'autonomie relationnelle, sous un aspect plus accepté, les participantes distinguent ce qui est cautionnable et ce qui ne l'est pas. Il est aussi intéressant de voir les réactions diverger en fonction des critères d'acceptation : si une jeune femme se comporte bien et est habillée de façon sexy, mais pas vulgaire, elle est défendable et nos participantes s'engagent dans la bataille contre les « Hommes » et la société. Par contre, si une jeune femme se comporte comme une allumeuse et/ou est habillée de façon vulgaire, elle aura cherché ce qui lui arrive. La différence entre le vêtement sexy et vulgaire semble résider premièrement dans le bon goût (critère très subjectif, mais également très différent en fonction des diversités culturelles et sociales) et deuxièmement dans l'équilibre entre la mise en valeur du corps et la pudeur. Cette manière subjective de définir ce qui mérite d'être défendu repose sur une perception personnelle de ce qu'est un vêtement vulgaire. Cette prolongation de la dichotomie Madone/Putain, nous l'avons déjà relevée dans notre revue de la littérature avec Crawford et Popp (2010), Lips (2009) et Pheterson (2001).

Nous pensons qu'en fonction de l'éducation et du groupe de pairs, cette perception risque de varier. Nous retrouvons aussi dans l'idée d'un comportement correct, la socialisation des corps de Pierre Bourdieu : les femmes doivent savoir se tenir (au niveau physique et moral), être présentables et assumer leur place. Berthe et Isabelle font le lien entre vulgarité et morphologie, les autres laissent sous-entendre qu'il y a une façon de se tenir, de se comporter et le choix des vêtements qui font la vulgarité.

4. La capacité des femmes à réagir dans une interaction homme/femme est un élément susceptible d'entraîner le slut-shaming

Nous avons souhaité revenir sur deux sous-thèmes : les réactions possibles lors d'une interaction homme/femme et le cas particulier du harcèlement de rue. Nous prenons ensuite le temps d'évoquer les possibles réactions au slut-shaming avant de revenir sur cette troisième hypothèse.

Nous avons repris dans notre questionnaire un extrait de l'enquête menée par la Commission européenne en 2015 sur la violence faite aux femmes. Celui-ci porte sur la capacité des femmes à réagir oralement ou physiquement à une avance sexuelle : pour 14% des hommes belges, si une femme n'en est pas capable, il n'y a pas de viol. Nos interviewées y ont réagi avec plus ou moins de virulence, mais sans être réellement étonnées. Plusieurs participantes ont lu des témoignages de jeunes filles trop saoules pour réagir à une agression sur des pages Facebook comme UConfessions ou ULBconfessions, ou encore de jeunes filles qui n'ont pris conscience d'avoir été agressées que quelques années plus tard, suite à des campagnes de prévention. À nouveau, une sorte de pessimisme semble être de mise : pour Adélaïde, « si elle ne s'est pas défendue, c'est peut-être aussi qu'elle savait que ça ne servait à rien. »

Nous avons retrouvé un certain nombre de comparaisons qu'on pourrait appeler essentialistes dans les discours de nos participantes au sujet des hommes et des femmes. Pour elles, il existerait une différence de mentalité entre les hommes et les femmes comme pour Marguerite : « Mais les mecs ont une façon de penser différente de la notre parce qu'accepter le verre d'un mec pour lui ça veut dire : "c'est bon, c'est ok" alors que ce n'est pas le cas. À la base, moi j'aime bien discuter et rencontrer des gens et mon idée c'est pas du tout de... qu'il se passe quelque chose quoi. Mais les mecs y pensent pas comme ça, si on leur sourit, si on leur parle tout ça, ils s'imaginent déjà que c'est bon. » Pour Marguerite, cette mauvaise compréhension peut engendrer des dysfonctions dans les relations : « Mais encore une fois voilà, simplement parce qu'on est sympa, ils s'imaginent qu'on est ouverte à tout. On peut être sympa et fermée (rires). » Elle témoigne également d'une mise en garde constante, d'un contrôle de soi pour éviter tout problème : « Après c'est ça, si t'es sympa avec il va toujours espérer. Et ça, c'est... C'est râlant parce que parfois, ça nous oblige à être méchante pour bien faire passer les idées alors qu'on ne pense pas forcément et on a pas forcément envie d'être méchante quoi »

Un autre élément qui serait typiquement masculin – puisqu'il est apparu tel quel dans tous nos entretiens – c'est l'égo masculin. Il est utilisé pour expliquer le comportement de Julien dans la mise en situation n°4, où Marion discute avec Julien dans un bar, comme pour Rozala : « Ben pour moi c'est juste lui qui est déçu, c'est sa fierté de mec qui ressort et il l'a traitée d'allumeuse comme ça c'est sa faute et pas la sienne. » Mais aussi pour expliquer les réactions violentes et/ou dégradantes des hommes auxquels elles ne

répondent pas aux avances, comme l'explique Isabelle : « Pour moi, c'est la fierté qu'ils ont, c'est cette espèce de côté un peu qu'ils ont, cette fierté et quelque part, s'ils se prennent un râteau, ça les blesse intérieurement dans leur virilité, dans leur besoin de séduction parce qu'ils ont besoin aussi de se rassurer et ils ont besoin de savoir qu'ils ont du charme, qu'ils plaisent, qu'ils ont un pouvoir de séduction... »

a) Différentes réactions lors de l'interaction homme/femme

Nous avons questionné les participantes sur leur façon de réagir lorsqu'un homme les drague et qu'elles ne sont pas intéressées. Trois mécanismes différents se dégagent : le malaise, la carte « j'ai un mec » et marquer clairement son désintérêt.

La première des réactions est le malaise et il se manifeste de diverses façons. Pour Agnès, ce qui motive en premier son besoin de fuite, c'est la crainte de ce qui pourrait arriver si elle marque clairement son désintérêt : « Je crois qu'ils peuvent être insistants et s'ils sont trop insistants, on part et... C'est plus la fuite que l'explication, je crois que je ferais. » Comme elle, Marie va manifester sa gêne de façon floue pour éviter les retombées négatives : « Je regarde méchamment (rires) ! Mais j'ose jamais trop rien dire parce qu'on sait jamais... On connaît jamais les gens non plus, donc je dis rien, mais ça m'énerve sur le coup quoi. » Agnès évoque également la volonté de s'entourer de ses copines, pour mettre une sorte de barrière humaine entre elle et l'enquiquineur et ainsi s'assurer d'avoir une bonne excuse pour ne pas à avoir à lui répondre.

La seconde des réactions est ce que nous avons appelé la « carte du mec » et qui consiste à dire, pour se débarrasser d'un homme dont on ne veut pas, qu'on est en couple, que ce soit vrai ou non. « J'ai des gens qui sont venus, qui m'ont laissé leur numéro en me demandant d'appeler et tout ça. Je dis : "ben non", et là je sors le fameux : "oui, mais vous savez, Henry ne va pas être content" (rires), ça, c'est ma carte pour bien leur dire : "Écoutez, là, j'ai quelqu'un et faut pas me faire chier. " » Le témoignage de Marguerite (qui explique utiliser cette technique dans le cadre professionnel), montre la facilité de ce processus. La carte « J'ai un copain », a déjà été utilisée par toutes nos participantes, qu'elles soient en couple ou non. Isabelle admet avoir une fois répondu à un homme qu'elle avait une copine pour ne plus être ennuyée. Deux éléments nous apparaissent intéressants : tout d'abord, pourquoi une femme justifie-t-elle son désintérêt personnel pour un homme par une excuse liée à un engagement à un autre homme ? En prétextant

ne pas être disponible émotionnellement/affectivement, ce n'est pas son opinion qui prime : « Plutôt que lui dire clairement : "J'ai pas envie de sortir avec toi", ben c'est lui dire : "si je sors pas avec toi c'est que j'ai quelqu'un." » (Marguerite) Ensuite, comme le souligne justement Agnès « il y a pleins de filles qui font ça quand même en disant : "Mon copain va pas être d'accord", comme si on avait besoin d'un mec pour se défendre... (rires). » En effet, une présence masculine dans leur vie, l'exemple du frère et du cousin a également été utilisé et semble garantir aux jeunes femmes une paix relative. De là à en conclure que le seul désintérêt d'une femme ne suffit pas à stopper la démarche, il n'y a qu'un pas. Cette impression est renforcée par les participantes qui expliquent que cette technique ne fonctionne pas toujours puisque : « (...) ça leur laisse un petit espoir à chaque fois. Donc ça les laisse chiés jusqu'au bout. » (Marguerite)

La troisième réaction consiste à marquer clairement son désintérêt. À ce sujet, les participantes partagent le principe suivant : si une femme sait qu'elle ne veut pas poursuivre la relation au-delà de la simple discussion, elle doit être claire et « poser un stop », pour reprendre les mots des interviewées. Le stop se pose en étant froid ou en se comportant de façon fermée. Peu d'entre elles osent déclarer clairement à leur interlocuteur qu'elles ne sont pas intéressées, craignant une réaction violente « Après la violence, ça fait quand même peur... Si le gars il commence à se montrer agressif, je ferais moins la maligne. (Marguerite) ». Le « stop » ne nous semble alors peut-être pas le mot adéquat puisqu'il ne se manifeste pas de façon évidente. Il s'agit plutôt de marquer son non-intérêt par un langage corporel fermé ou en évitant d'entamer une relation, que ce soit via une discussion, un regard, un geste... Isabelle aura plus tendance, en dernier recours, à utiliser l'humour pour faire comprendre qu'elle n'est pas intéressée : « Maintenant, ça dépend, je pense que dans un premier temps je vais être assez gênée, mais si ça persiste, je pense que je vais lui faire comprendre, allez en arrondissant les angles, je vais jamais oser être agressive ou lui jeter un verre ou je sais pas. Mais euh, je pense que si ça persiste, je pense que je lui dirais, peut-être en utilisant l'humour ou je ne sais pas. » Par exemple, pour nos interviewées, le contact physique est la limite à ne pas franchir quand on veut mettre un stop, comme l'explique Marguerite « Je veux dire que si elle me dit : "Il est parti furieux, mais je comprends, j'ai un peu fait ça et ça" euh oui. Mais maintenant si elle me dit : "Ouais, je comprends pas, il est parti furieux", ben là cocotte... Tu lui as quand même... Enfin si elle ne lui avait pas touché la main, ça aurait pu rester juste amical quoi. » À noter que

Clémence, Adèle et Aliénor affirment clairement leur désintérêt : « Mais en soit, le peu de fois ou ça m'est arrivé, j'ai dit clairement que j'étais pas intéressée. » (Clémence) ; « Je lui dirai : "Fous-moi la paix !" Avant je ne l'aurais pas fait, mais maintenant je me sens plus forte pour pouvoir dire "non" très clairement : "fous-moi la paix et va voir ailleurs s'il y a quelqu'un d'autre qui t'intéresse. " »

Les interactions entre les hommes et les femmes sont tout sauf neutres. Le risque d'être mal comprises pousse nos participantes à user de stratégies diverses et à contrôler leurs comportements, comme l'explique Agnès : « C'est toujours gai de se faire courtoiser machin, mais après on se dit merde, si je commence à l'embrasser machin après faudra assumer et aller... Pour pas justement se faire traiter, parce que si on couche un soir, machin, t'es vite jugée quoi. Donc je pense qu'il y a la peur d'éviter ce jugement quoi. »

b) Le cas particulier du harcèlement de rue

Toutes nos interviewées ont été confrontées aux harcèlements de rue : d'un coup de klaxon à la voiture qui s'arrête, du sifflement dans la rue aux « compliments » au détour d'une promenade, des regards qui déshabillent aux corps qui se tournent pour suivre des yeux la promeneuse, des interpellations dans la rue aux insultes.

Les réactions sont assez semblables : souvent, les jeunes femmes font mine d'ignorer les interpellations et poursuivent leur chemin. Cependant, elles soulignent que ce type de réaction (ne pas répondre) provoque souvent des insultes de la part des hommes qui les apostrophent dans la rue. Certaines vont répondre au « bonjour », comme en témoigne Adèle : « Par exemple dans la rue, et d'ailleurs c'est peut être pour ça que je suis toujours sympa, si le mec il a pas ce qu'il veut en retour, là il va commencer à t'insulter, tu vois ? Donc genre si il te fait : "Ah t'es charmante" et que tu réponds pas, il va dire : "Ah grosse pute ! Je suis pas assez bien pour toi ?!" enfin des trucs de merde comme ça. Mais bon, moi... Moi je reste toujours très civilisée. Je ne pense pas que ce soit pour éviter, je pense que c'est la réponse la plus adéquate et intelligente. Tu vois les mecs, ils m'agressent pas. "T'es belle", ben merci ; "Bonjour", ben bonjour (rires) ». Certaines décident de dire « merci » après une insulte, plus par moquerie. Les jeunes femmes ne semblent pas réagir à tous ces harcèlements : lassées et habituées, elles préfèrent ne pas relever, comme le fait remarquer Adèle : « « Mais bon, après ce que je sais c'est que, ce qui est triste, ça devient tellement une habitude pour nous, genre la dernière fois encore, y a un mec qui me siffle, et je

réagis même pas, alors que je sais pas si je dois réagir ou pas. Parce que oui, ça ne se fait pas, mais c'est tellement habituel qu'on ne réagit même plus. Au final on dit rien. », Marie : « Quand c'est comme ça, je regarde même pas, j'ai pas envie de répondre à des trucs pareils, non (rires). Je me vois pas commencer à interagir, ça n'en vaut pas la peine quoi. » Ou encore Agnès : « Après je passe à autre chose. Fin, on le sait, c'est comme ça. Enfin, c'est comme ça... C'est pas dans le sens "c'est comme ça, il faut vivre avec" je veux dire, mais il y a quand même une forme de ... On l'accepte au final, tout le monde, enfin plein de femmes le vivent au quotidien, on fait pas forcément quelque chose à chaque fois... » Néanmoins, cette inertie masque une sorte de dégoût collectif que Blanche exprime assez justement : « C'est parce que dans ce message-là moi je comprends enfin, comme si on te percevait comme, comme si t'étais un morceau de viande quoi, pour reprendre une expression courante. Ouais nan, clairement, c'est cette idée d'être mal considérée et d'être ... Qu'on te perçoive comme une espèce de marchandise qui est disponible et ouais non vraiment, ça me met en colère quoi. » Isabelle se questionne sur le processus désir/répulsion inhérent à la non-réaction féminine en rue : « En quoi je passe de la fille qui soi-disant te plaît, donc tu la siffles, tu l'appelles comme un chien et comme je réponds pas à ça, je passe à la pute et à tout ce que tu veux ! Je passe d'un extrême à l'autre parce que tu n'as pas eu le retour que tu voulais quoi... »

Toutefois, plusieurs nous ont fait part d'une réflexion personnelle sur une réaction qui pourrait être appropriée face au harcèlement de rue, mais la plupart craignent les retombées physiques ou morales, si elles manifestent leur mécontentement, comme Agnès, qui craint ne pas pouvoir se défendre : « Enfin, on a un peu peur quoi, surtout en ce moment, on a peur : s'il va sortir de l'auto, et s'il va dire quelque chose, comment on va se défendre... Surtout si on est toute seule tôt le matin ou tard le soir... » Adélaïde explique qu'elle avait l'habitude de faire des doigts d'honneur en réponse aux remarques. Son petit-copain l'en a dissuadé en lui disant qu'elle risquait de se faire « cassez la gueule ». C'est intéressant de noter la réaction d'Henry ; d'une certaine façon, il protège Adélaïde et la pousse à moduler son comportement.

Mais qui sont ces harceleurs ? Nous avons interrogé nos participantes sur les lieux où elles avaient tendance à être le plus victimes de harcèlements de rue. Il apparaît que ce phénomène a lieu autant dans des villages que dans les villes. Dans les campagnes, cela se manifeste plus via des coups de klaxon ou des voitures qui ralentissent, voire s'arrêtent auprès de la passante. Nos interviewées ont donné spontanément l'identité de

leurs harceleurs. De manière générale, deux profils se dégagent : l'étranger et la personne issue d'une classe sociale défavorisée. Le premier semble faire consensus chez plusieurs participantes. Le second peut aussi être liée à un niveau d'éducation ou de scolarisation moindre, comme pour Adèle : « Ben, ce que moi je remarque de mon expérience c'est que oui, ça arrive moins souvent avec des gens de mon âge ou du même niveau éducationnel que genre à Bruxelles... Enfin... En tout cas, moi, ça ne m'est jamais arrivé ! » Elle développe aussi sa logique de choix de tenues : pour elle, elles sont à adapter en fonction du milieu dans lequel on se rend, mais également en fonction des codes sociaux et des remarques qu'elles risquent de provoquer. Par exemple, elle estime qu'à tenue égale, elle risque moins d'être embêtée dans un bal universitaire que dans un bal d'une association de jeunesse agricole.

4.1 Réaction contre le slut-shaming ?

Nous avons dégagé plusieurs formes d'agentivité dans cette partie, en particulier au sujet des harcèlements de rue. Tout d'abord, et nous l'avons déjà évoqué, l'utilisation de la moquerie en réponse à une interpellation, que nous considérons comme l'appropriation d'une place active dans cette relation, normalement passive. En effet, lorsqu'une femme est sifflée ou apostrophée dans la rue, elle est passive et perçue comme un objet. Le fait d'y répondre en utilisant l'humour, permet à la femme de prendre position active dans l'interaction. De la même façon, Constance a déjà discuté avec un homme qui l'avait sifflée, pour lui demander pourquoi il faisait ça. S'en est suivi une discussion où elle a pu lui faire part de son malaise : « (...) ça évite la communication à sens unique où tu as complètement la personne qui te renvoie un truc et tout t'es pas content, tu vas rentrer chez toi, tu vas dire "Oh quand même ! ", mais en fait au final, t'as pas été au-devant de la personne en lui disant... (...) Et t'as pas l'impression de subir. Enfin, je trouve. » Cependant, elle nous a confié qu'elle ne pensait pas que cela inciterait l'individu à changer son comportement. Ensuite, Adèle propose une autre forme de réaction : « (...) je ferais une remarque genre : "Et quoi, si c'était un de tes potes qui faisait ça à ta sœur ?" enfin un truc comme ça pour les faire conscientiser, mais ... Je sais même pas si ça fonctionnerait. » À nouveau, la prise de position active dans la relation permet d'engager un dialogue et de marquer un désaccord. Ce qui est intéressant dans cette proposition c'est la volonté de projeter l'individu à la place de la victime, de le faire passer d'une position active à une position passive. De plus, nous estimons qu'évoquer à la place de

la victime un personnage aimé, permet à l'agresseur de réaliser et d'humaniser la scène dont il est l'investigateur. Pour Blanche, au-delà de considérer la femme comme passive, c'est aussi le côté dégradant de l'interpellation qui la heurte : « je pense que le "bonjour mademoiselle" c'est un peu, c'est très maladroit, c'est très, ça fait vraiment beauf, mais c'est pas quelque chose de dégradant quoi. C'est juste une manœuvre particulièrement grossière. Et c'est pas quelque chose qui va me, qui va me mettre en colère quoi. Par contre, quand on va plus loin que ça et qu'on prend des libertés comme siffler, pour moi ça c'est vraiment prendre des libertés par rapport à la personne et considérer d'emblée qu'on a le droit de s'adresser à elle comme ça, qu'on a le droit, parce que pour moi c'est un manque de respect, de lui manquer de respect en lui parlant mal, en la considérant mal, enfin tout ça quoi. » Enfin, Adélaïde, privée de réaction par Henry qui la croit en danger, contourne la réaction frontale pour en proposer une plus subtile : « Mais sinon, j'ai toujours envie de l'ouvrir et parfois je fais des doigts d'honneur discrets quand je marche. Je me dis, si on me fait une remarque, ils doivent être pas loin en train de regarder mes fesses et donc je fais un doigt d'honneur au niveau de mes fesses. Même s'ils ne le voient pas forcément, ça me satisfait personnellement. »

4.2 [Retour sur l'hypothèse](#)

Nous venons de le voir, pour les femmes, la façon d'interagir avec des hommes peut-être, source de slut-shaming. Les interactions hommes/femmes ne semblent jamais neutres et sont constituées d'attentes des deux côtés. Comme le souligne Blanche dans l'extrait suivant, les relations sont constituées de tractations entre les protagonistes, niant l'existence d'un « don » pur : « A mon avis, Julien l'a traitée d'allumeuse parce qu'il lui a payé des verres et qu'il a du penser que du coup, ça allait de soi qu'elle réponde à ses attentes. Et je pense que si c'est ça, c'est dégueulasse parce qu'on ne peut jamais considérer les gens, enfin je veux dire, ce n'est pas monnayable, enfin je veux dire, c'est comme si c'était un échange, mais c'est pas juste quoi. »

De plus, nos participantes connaissent les mécanismes et les codes de l'interaction « hommes/femmes » et savent à quoi elles s'exposent si elles ne les appliquent pas. Nous l'avons relevé dans la revue de littérature avec Duncan (2008) pour qui, le discours conventionnel sous-entend chez les femmes la connaissance du processus d'interaction. Pour plusieurs de nos interviewées, si une femme transgresse ces codes, elle s'expose à un risque qu'elle aurait pu éviter et elle en est consciente : « Après ça dépend comment je veux dire, c'est comme quand tu vas danser et que tu danses avec un gars, il

y a différentes façons de danser aussi. Et y en a c'est pour s'amuser, y en a c'est pour allumer. Et c'est différent quoi ! Et la fille, elle est pas stupide et elle le sait ce qu'elle fait.» (Marguerite) Il y a responsabilisation des comportements « risqués », qu'il s'agisse d'une interaction homme/femme ou d'une tenue, ce que l'on retrouve également dans l'entretien de Agnès : « Maintenant, c'est vrai que moi quand je vois quelqu'un dans la rue, habillée, voilà très aguichante on se dit : "Voilà, fais un peu attention", parce que maintenant, malheureusement, les temps courent qu'on est dans un contexte comme ça, il y a vite des viols, des kidnappings et tout ça. Je pense qu'il faut se protéger aussi et ... Pas que ce serait sa faute non, mais peut être qu'elle aurait pu l'éviter... Enfin si, elle aurait pu faire attention... »

Nos participantes utilisent le « stop » pour juger la manière dont une femme marque son désintérêt, à l'instar de Rozala : « Moi je dirais... Que dans ce genre de situation, si elle ne veut pas aller plus loin avec un garçon, faut quand même pas qu'elle montre des signes... Que ce soit dans un sens ou dans l'autre, que ce soit un garçon qui sait qu'il mettra un stop à la fille, ben faut pas non plus montrer trop de... Enfin, faut pas passer pour une allumeuse (...) !» De nouveau, quand la passivité censée être inhérente aux femmes fait défaut et qu'elles servent un intérêt personnel, elles seront perçues négativement. (Pheterson, 2001 ; Duncan, 2008). Selon Isabelle, il y a également des activités à éviter quand on est une femme, seule : « Allez... même si ça reste des événements tragiques et je plains ces femmes, mais il y a quand même eu certains événements qui se sont produits ou des fois, je me suis dit, sincèrement... "Elle l'a cherché" quoi. Parce qu'à partir du moment où tu te balades seule, tard le soir, dans des endroits où tu sais qu'il peut y avoir des gens à problèmes... Même habillée de manière très classique, c'est pas à faire.» À nouveau, c'est aux femmes à adapter leurs comportements en fonction des situations de la vie quotidienne. Et à nouveau, en guise de fil rouge, cette idée que les femmes « le savent » et qu'elles ne sont donc pas excusables s'il leur arrive quelque chose. Cela rejoint l'analyse de Duncan : « *Sa violence [de l'homme] est l'expression du désir éveillé puis frustré. Les femmes produisent ces réactions antisociales par des actes conscients donc et la luxure et la violence sont de sa responsabilité.* »⁹² Les femmes doivent apprendre à communiquer leur « non-disponibilité » tout en étant avenantes.

⁹² Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhail). (p. 143)

5. Toutes les femmes n'ont pas ressenti le slut-shaming.

Comme nous l'avons vu tout au long de ce travail, les femmes que nous avons rencontrées sont conscientes des mécanismes de contrôle qui les entourent. Toutes, elles les déplorent, mais se plient à leurs contraintes, de peur de subir les réactions sociales. En retraçant les analyses produites par les participantes sur ces mécanismes, nous avons pointé divers sujets récurrents. Tout d'abord, et nous l'avons déjà mentionné antérieurement, la différence comportementale, mais aussi cognitive entre les hommes et les femmes. Marie l'évoque via le double standard sexuel : « ... Alors que justement si c'était le contraire, si c'était une fille qui disait "J'ai couché avec plus de mecs" ce serait très mal vu ! Et là que les mecs ont besoin de montrer qu'ils ont couché avec plus, ça montre bien la différence entre les hommes et les femmes là-dessus et comment ils sont vus dans la société quoi. » Ensuite le danger que peut représenter le fait d'être une femme comme le dit Marguerite : « On sait que des violeurs, ça court les rues, on le sait aussi, faut pas se leurrer. Faut bien doser son comportement et sa tenue et... (...) Moi c'est un risque que je prendrais pas. » Isabelle estime que les femmes doivent prendre en compte le danger qui existe dehors et réagir adéquatement : « Moi, y a des trucs, je me dis « Mais allez, quoi, t'es une nana, tu te balades pas dans certains endroits toute seule, tard le soir ! » Donc à éviter, je pense qu'il faille mettre toutes les chances de notre côté pour que ça n'arrive pas quoi. » On retrouve de nouveau, l'idée de la responsabilité des femmes, qui doivent jauger correctement leur attitude et qui « savent » ce qu'elles encourent. Comme Duncan l'explique, il ne s'agit pas de réfléchir aux implications du violeur, qui est l'unique coupable, mais bien de réfléchir à ce que la femme pourrait faire pour éviter ces situations. Cette réflexion, qui semble inculquée aux jeunes femmes, nous la retrouvons chez Adèle : « Parce que oui, ça ne se fait pas, mais c'est tellement habituel qu'on ne réagit même plus. Au final on dit rien (...) Ben on saura jamais les changer donc faut passer au-dessus, tu sais ! »

Nous avons mis en évidence que 2 de nos participantes ont déjà été traitées de « salopes » à cause d'un comportement sexuel. Il faut ajouter à cela toutes celles qui ont été insultées ou sifflées dans la rue pour une raison X ou Y. Nous avons déjà mentionné le témoignage d'Aliénor qui a remis en question sa tenue suite à une interpellation dans la rue. Ou Adélaïde qui avoue ne plus se sentir en confiance après une remarque faite par une de ses amies au sujet d'une tenue trop courte alors qu'« on devrait juste s'en foutre ». Ou encore comme Agnès qui est prête à limiter ses interactions avec les

hommes : « moi ce sera plus pour éviter le jugement des autres. Parce que même parfois ici, enfin imaginons si j'ai un copain et que je parle avec d'autres garçons, ça peut être vite mal interprété : "Ah elle drague, machin" et après ça peut être vite, on peut vite se faire traiter de salope, c'est pour ça qu'il faut, c'est dommage, penser à garder ses distances mêmes si dans la tête parfois, on a pas envie de penser mal. »

5.1 [Réaction contre le slut-shaming](#)

Nous pourrions reprendre les différentes formes d'agentivité énoncées dans les autres hypothèses comme le doigt d'honneur discret d'Adélaïde, l'interpellation de Constance ou encore la confrontation avec les pratiques d'autres régions du monde.

5.2 [Retour sur l'hypothèse et des sous-hypothèses](#)

L'hypothèse selon laquelle toutes les femmes n'ont pas ressenti le slut-shaming tend à se vérifier ainsi que nos sous-hypothèses. Cet extrait de l'entretien avec Adélaïde en témoigne : « Mais je sais que ça m'influence... Le fait de pouvoir se prendre des remarques influence la manière dont je m'habille. (...) Donc je sais que toutes ces remarques qu'on fait peuvent avoir une influence sur ma manière de m'habiller. J'en souffre pas, mais je sais que je vais réfléchir à ce que je fais et que ça va dire "Ok je m'habille comme ça ou pas." »

Alors que l'interview avec Clémence était terminée, elle nous confie ceci : « Je me rends compte que parfois, même moi, je ne réfléchis pas à ce que je pourrais dire à quelqu'un. Et oui, ce que je t'ai dit dans mes questions, c'est vraiment ce que je pense, mais, il y a des moments où... Je sais pas, je réfléchis pas. Enfin tu vois, l'histoire, l'exemple avec l'exemple de ma copine qui se tape 10 mecs sur une semaine, je vais pas lui dire que c'est une salope, alors que si c'était une fille que j'aimais pas je le dirais. Je me rends bien compte que c'est pas justifié et je le fais quand même tu vois ? Et des trucs ainsi tu t'en rends compte que, fin je sais pas, quand tu réfléchis à ce que tu fais. Et tu ne réfléchis pas souvent à ce que tu fais, jusqu'à ce qu'on te pose des questions par rapport à ça. » Ce passage est assez fidèle aux discussions que nous avons pu avoir avec nos participantes à la fin de l'entretien lorsque le microphone était coupé. Nos interviewées se sont montrées curieuses au sujet de notre travail et une bonne partie d'entre elles nous ont fait part d'une analyse plus réflexive et personnelle par la suite. En effet, elles ont voulu poursuivre la discussion de façon informelle, posant des questions plus précises sur la nature de notre travail, sur les premières conclusions que nous avons ou encore pour nous dire qu'il avait été difficile pour elles de répondre à certaines questions, non pas parce qu'elles étaient trop intimes, mais

plutôt parce qu'elles provoquaient chez elles, un certain malaise. Clémence, Aliénor et Blanche nous ont également demandé de rallumer l'enregistreur, quelques minutes après la fin de notre entretien, pour rajouter un élément qu'elles estimaient pertinent.

Mais comme le souligne justement Adélaïde, il est parfois difficile d'aller à l'encontre de ce qui nous entoure : « Enfin, j'arrive à le faire, depuis un petit temps je pense, mais ça demande un travail, genre, même si je me dis : "j'accepte : c'est une fille, elle a le droit de se faire autant de types", ça demande un travail sur ma conscience, parce que j'ai d'abord le réflexe de dire : "c'est vraiment une salope ! " et puis je me dis : "non, tu n'as pas le droit de dire ça, elle fait ce qu'elle veut ! ", Mais c'est un truc qui est arrivé tardivement et où j'ai du, enfin, je dois travailler sur ma conscience pour que ça devienne un automatisme de me dire : "mais en fait, elle fait bien ce qu'elle veut de son cul. " Donc ça je sais que,... Que je suis atteinte par les remarques et les mentalités... »

Conclusion

Les limites de notre travail se situent dans notre échantillon. En effet, bien que nous considérons le fait d'avoir interrogé des personnes de notre entourage comme un avantage, cela représente un problème méthodologique. En effet, les participantes viennent d'un milieu plus ou moins semblable : toutes ont fait des études supérieures, leurs parents (ou au moins la mère) ont tous validé leur secondaire supérieur et tous (sauf 3 parents) ont un diplôme de l'enseignement supérieur. Il aurait également pu être intéressant de varier les lieux de vie de nos participantes – puisqu'un grand nombre vit ou a vécu dans une ville universitaire – ainsi que leur âge. Comme nous l'avons signalé au début de notre travail, notre échantillon est constitué de femmes blanches, hétéros, provenant d'un (plus ou moins) même niveau social. Nous avons fait ce choix pour limiter les contrastes trop importants dus à des réalités de vies trop différentes. Nous faisons donc état d'une minorité particulière de la population wallonne.

Si nous devions poursuivre ce travail, nous l'orienterons vers les hommes, en utilisant le même questionnaire. En effet, en discutant avec nos participantes ou certaines de nos connaissances, nous nous sommes rendu compte du jugement bien plus catégorique des hommes vis-à-vis de jeunes femmes comme Marion. Il nous semblerait extrêmement intéressant de récolter les avis de jeunes hommes blancs et hétérosexuels de 20 à 30 ans afin de les comparer avec nos résultats.

Nos 5 hypothèses et 5 sous-hypothèses tendent toutes à se vérifier. Les femmes interviewées sont conscientes des mécanismes de contrôle socio-sexuels existants. La force de la réputation paraît forte. Cependant, la prise de conscience reste un idéal de conduite puisque dans la pratique, les femmes suivent plus ou moins scrupuleusement les comportements et attitudes attendus. Nous l'avons vu dans l'utilisation du personnage de Marion, qui a permis aux interviewées de se projeter dans ces histoires. Toutes s'indignent des réflexions que leur amie, le temps de cet entretien, récolte dans ses aventures. Cependant, elles n'appliquent pas leurs propres conseils, ainsi que le fait remarquer très justement Agnès : « Oui, même si je disais l'inverse qu'il faut dire la vérité, mais... entre ce qui est bien et ce que l'on fait, il y a toujours une différence, donc je ne pense pas que je dirais tout. Même si c'est hyper contradictoire (rires). » Nous avons retrouvé dans

nos entretiens, l'ensemble des mécanismes de contrôle socio-sexuels que nous avons définis dans la revue de littérature : le double standard sexuel, la dichotomie Madone/Putain, les insultes, la violence symbolique et la violence sexuelle disciplinaire. Via le contrôle socio-sexuel – ici le stigmatisme de putain en particulier - ce ne sont pas uniquement les femmes qui exercent le métier de prostituée qui sont visées, mais toutes les femmes. Pour Pheterson, il reste constant et plane sur les femmes « *jugées trop autonomes, qu'il s'agisse de se défendre ou de s'exprimer : telles les femmes qui s'élèvent ouvertement contre les hommes qui les maltraitent, les lesbiennes visibles, les femmes qui manifestent pour le droit à l'avortement, les résistantes aux régimes de dictature, les prostituées des rues, les femmes non ou mal voilées (...)* »⁹³

Les hommes semblent avoir une place importante dans le slut-shaming, que ce soit en fixant les normes de désirabilité, en désignant de salopes certaines personnes. Duncan fait référence au vêtement sexy qui peut être porté en public sous certaines conditions et le témoignage d'Adèle sur le contrôle des hommes de la tenue de leur compagne, qui doit la rendre enviable pour les autres hommes, mais pas trop non plus, en témoigne. De plus, en définissant la « vraie victime » lors d'une agression sexuelle, les hommes désignent les comportements acceptés, responsabilisant celles qui les enfreindront (Pheterson 2001), ce que Duncan nomme la violence sexuelle disciplinaire. Les normes mises en place officieusement par les hommes sont reprises par les femmes qui les utilisent entre elles. Comme établi dans la revue de littérature, la distinction entre la fille fréquentable et la fille « plan cul » est toujours d'actualité (Carwford et Popp, 2003 ; Moffat, 1989) malgré les 20 ans qui séparent ces enquêtes et notre travail. La parole des hommes a plus de valeur que celle des femmes et comme l'exprime Blanche « c'est vraiment une mentalité idiote, encore une fois une mentalité où on a l'impression que les hommes ont le droit de décider de ce qui est juste ou pas pour les femmes et les hommes ont le droit de dire : "Ben tu l'as cherché, tu l'as voulu, tu l'as eu !" c'est pas juste, c'est pas juste. »

L'élément central pour nos interviewées est le bien-être, c'est-à-dire que si Marion se sent à l'aise dans ce qu'elle porte, ou dans sa façon d'agir elle ne doit pas se retourner sur les piques qu'on lui lance. Toutes disent à Marion de ne pas écouter les jugements, de faire ce qu'elle veut, mais toutes nous disent qu'elles, elles ne le feraient pas parce qu'elles ne se sentiraient pas à l'aise ou parce qu'elles craignent les remarques. Est-ce

⁹³ Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan

que Marion ne serait pas une sorte d'avatar de ce que l'on aimerait être ou faire ? Peut-elle être considérée comme une sorte de super championne, une Brienne de Torth, comme un chevalier des tournois du Moyen-Âge qui concourrait pour l'honneur de leur dame – ici pour l'honneur des Dames, à savoir passer au-dessus des critiques ? Ou encore s'agit-il d'un discours politiquement correct qui dédouane nos interviewées d'avoir des propos « traditionnels » ? Le principe d'honneur reste prégnant dans les mentalités des femmes, bien qu'il s'exprime différemment. Nous l'avons exposé via l'importance donnée à l'autonomie relationnelle, la protection de cet honneur passe par la réputation sexuelle de la femme. Les hommes repèrent les femmes considérées comme des salopes et les présentent comme des partenaires sexuelles enviabiles, tout en les dévaluant comme partenaires de vie amoureuse. Ils creusent alors l'écart, déjà présent, entre la Madone et la Putain. Marguerite témoigne : « C'est un peu le concept dû... Quand tu te mets en couple, c'est comme si cette liberté [d'avoir des pratiques sexuelles plus libertaires] là elle se restreignait de plus en plus. Et c'est chiant parce que parfois tu as envie de hurler "Mais je suis une salope" ! (rires). Et le problème c'est qu'à ce moment-là tu passes pour une cinglée alors que t'as juste envie de... De vivre comme si tu n'étais pas en couple. »

La façon dont nos participantes relatent ces phénomènes renvoie à une certaine indifférence. Et même si bon nombre de nos entretiens ont été ponctués de mimiques de dégoût, de tristesse ou de colère impossibles à rapporter dans ce travail, il n'en ressort pas moins de leur discours une acceptation de la situation. Cela va même au-delà, puisqu'une grande majorité d'entre elles appliquent les sanctions morales et sociales convenues pour les femmes dites « salopes », « aguicheuses », « chaudasses » ou « putes ». Avec le recul de l'analyse, nous emploierons le terme « fatum » pour témoigner de cette étrange résignation, qui trahit l'idée d'un destin déjà tracé, du berceau rose à l'épithaphe louant la « dévotion » et la « douceur » de la femme qu'elles ont été, sont et seront.

À la fin de ce travail, nous nous questionnons également sur la notion de « liberté » et de « progrès » en matière de droits des femmes. En effet, Isabelle estime que le fait que ce soient les étrangers qui l'interpellent le plus en rue est signe d'une « carence » en « femmes modernes » : « Je me dis peut-être qu'ils n'ont pas l'habitude de voir des femmes qui ont le droit, on a cette liberté vestimentaire qu'elles, elles n'ont pas. Et je trouve que

quelque part c'est dommage parce que quand on te pose un interdit, t'as juste envie de le passer... » Il nous semble assez hypocrite de se positionner en garant du respect des libertés, quelles qu'elles soient – nous admettons néanmoins bénéficier d'une plus grande souplesse que certaines personnes issues d'autres nationalités, cultures et religions – alors que nous venons de démontrer dans ce travail que le choix vestimentaire est guidé par des codes moraux et un système de punitions/récompenses. Comme le souligne Duncan : « *Cela ne veut pas dire que les femmes seront « libres de s'habiller comme elles l'entendent », parce que même sans violence, il y aurait toujours un écheveau complexe de pressions internes et externes les contraignant à se plier aux divers codes vestimentaires. Mais produire le signe « vêtement sexy » serait moins dangereux aujourd'hui.* »⁹⁴ À juste titre, Aliénor remarque que, bien que l'autonomie sexuelle soit plus largement acceptée, elle reste difficile à assumer : « Oui, d'ailleurs quand une fille a Tinder, elle dit : " Oui, mais je ne vais pas rester longtemps, c'est juste pour regarder et rigoler " que les garçons assument complètement qu'ils utilisent Tinder pour trouver des plans cul ». Nous reprendrons les mots d'Eric Macé, qui démontre que même si les droits des femmes progressent, la présence de « *ces formes insidieuses d'inégalisation que sont les disqualifications symboliques et le harcèlement moral et sexuel* » perdurent et vont impacter la société et les individus. Et nous terminons avec ces mots de Blanche, sur une petite touche d'espoir quant à une relative agentivité des femmes : « Ça veut dire qu'il n'y a que nous même pour savoir si on est bien avec la sexualité qu'on vit et les gens qui jugent... Ben, "Ta gueule" j'ai envie de dire. »

⁹⁴ Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhaïl). (p. 152)

Bibliographie

I. Ouvrages

- Baillargeon, D. (2012). *Brève histoire des femmes au Québec*. Boréal.
- Bourdieu, P. (1990). *La domination masculine*. Actes de la recherche en sciences sociales, 84(1), 2-31.
- Bourdieu, P., & Wacquant, L. (1992). Réponses. *Paris: Seuil, 4*.
- Butler, J., & Nordmann, C. (2004). *Le pouvoir des mots: politique du performatif*. Ed. Amsterdam.
- Chaumont, J-M (2004). «Sale pute ! » : injure sentimentale et sexualité récréative. Dans Marquet, J. (2004). *Normes et conduites sexuelles: approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*. Academia-Bruylant
- Delphy, C. (2001). *L'ennemi principal-: Penser le genre* (Vol. 2). Syllepse.
- Duncan, K. (2008). *Sexy Dressing: violences sexuelles et érotisation de la domination*. Paris, Flammarion (trad. Xifaras Mikhaïl).
- Erving, G. (2002). L'arrangement des sexes. *Paris, La Dispute «Le genre du monde*.
- Foucault, M. (2014). *Histoire de la sexualité (Tome 1)-La volonté de savoir* (Vol. 1). Éditions Gallimard.
- Goffman, E., & Kihm, A. (1975). *Stigmaté: les usages sociaux des handicaps*. Les éd. de minuit.
- Illouz, E. (2012). *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse: L'expérience amoureuse dans la modernité*. Le Seuil.
- Judith, B. (2005). Trouble dans le genre. *Pour un féminisme de la subversion, Paris, La Découverte*.
- Lahire, B. (2005). *L'esprit sociologique*. Découverte.
- Macé, E. (2015). *L'après-patriarcat*. Le Seuil.
- Paugam, S. (2010). *Les 100 mots de la sociologie:«Que sais-je?» n° 3870*. Presses Universitaires de France.
- Pheterson, G., & Mathieu, N. C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. l'Harmattan
- Rubin, G. (2010). Le marché aux femmes, “économie politique” du sexe et systèmes de sexe/genre. *Surveiller et jouir, anthropologie politique du sexe, Paris, epel, 23-82*.

- Scott, J. W. (2012). *De l'utilité du genre*. Fayard.

II. Articles scientifiques

- Chamberland, L. (2006). *Loi 84. Vers une reconnaissance de l'homoparentalité*.
- Clair, I. (2012). *Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel*. Agora débats/jeunesses, 67-78.
- Corneau, S., Caruso, J., & Després, L. (2014). *Portrait descriptif de santé globale de la population HARSAH afro-caribéenne de Montréal*.
- Crawford, M., & Popp, D. (2003). Sexual double standards: A review and methodological critique of two decades of research. *Journal of sex research*, 40(1), 13-26.
- DeLamater, J. (1981). *The social control of sexuality*. Annual review of sociology, 7(1), 263-290.
- Delor, F. (2002). *La question de l'injure*. Université d'été euroméditerranéen des homosexualités. Marseille.
- Eder, D., Evans, C. C., & Parker, S. (1995). *Gender and adolescent culture*. New Brunswick, NJ: Rutgers University Press.
- European Union Agency For Fundamental Rights (2015). *La violence à l'égard des femmes : une enquête à l'échelle de l'Union européenne*.
- Lang, M. È. (2011). *L'agentivité sexuelle» des adolescentes et des jeunes femmes: une définition*. Recherches féministes, 24(2), 189-209.
- Martin, K. A. (1996). *Puberty, sexuality, and the self: Boys and girls at adolescence*. Psychology Press.
- McIntosh M., (1968). *Le rôle homosexuel*, Genre, sexualité & société [En ligne], Hors-série n° 1 | 2011, mis en ligne le 15 avril 2011, consulté le 03 avril 2017. URL : <http://gss.revues.org/1820> ; DOI : 10.4000/gss.1820
- Milhausen, R. R., & Herold, E. S. (2002). *Reconceptualizing the sexual double standard*. Journal of Psychology & Human Sexuality, 13(2), 63-83.
- Poupart, J. (1997). *L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques*. La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques, 173-209.
- Plummer, M. D. (2007). *Sexual racism in gay communities: Negotiating the ethnosexual marketplace* (Doctoral dissertation).

- Wittig, M. (1980). *La pensée straight*. Questions féministes, 45-53.
- Reiss, I. L. (1967). *The social context of premarital sexual permissiveness*.

III. Cours et mémoire

- Corneau S. *Contrôle social et sexualité au Québec*, cours dispensé à la session d'hivers 2017, Université de Québec à Montréal.
- Lebreton C. *Homosexualité et société*, cours dispensé à la session d'hiver 2017, Université de Québec à Montréal.
- Stroobants, M. *Sociologie des rapports sociaux*, cours dispensé en 2013-2014, Université Libre de Bruxelles
- Wallach I. *Cultures, groupes ethnoculturels et sexualité au Québec*, cours dispensé à la session d'hiver 2017, Université de Québec à Montréal.
- Marceau J. (2017), *L'étiquette de pute comme outil de contrôle socio-sexuels des femmes : expériences, significations et conséquences chez les non-travailleuses du sexe* (Mémoire de master en sexologie) Université de Québec à Montréal
- Mol, S. (2016), *Handicap et sexualité : La place laissée à la sexualité des personnes handicapées mentales vivant en institution à travers le discours des travailleurs sociaux*, (Mémoire de master en sociologie) Université Catholique de Louvain-la-Neuve.

IV. Webographie

- <http://www.lalibre.be/debats/opinions/est-il-indecet-de-porter-des-leggings-chronique-58ff6b31cd70e8051311f46b>
- <http://www.lalibre.be/actu/belgique/tolle-pour-la-faculte-de-medecine-de-l-ulb-qui-a-donne-des-consignes-jugees-sexistes-pour-la-proclamation-5929795ccd70022543123eb3>
- <https://lendedu.com/blog/tinder-match-millennials/>
- <https://chaircollaboratrice.com/>
- <http://payetarobedavocate.tumblr.com/>
- <https://payetafac.tumblr.com/>
- http://www.femmesprevoyantes.be/wp-content/uploads/2017/02/Brochure-Ligne-du-temps_2015.pdf